

L'AGRICULTURE

DANS LE

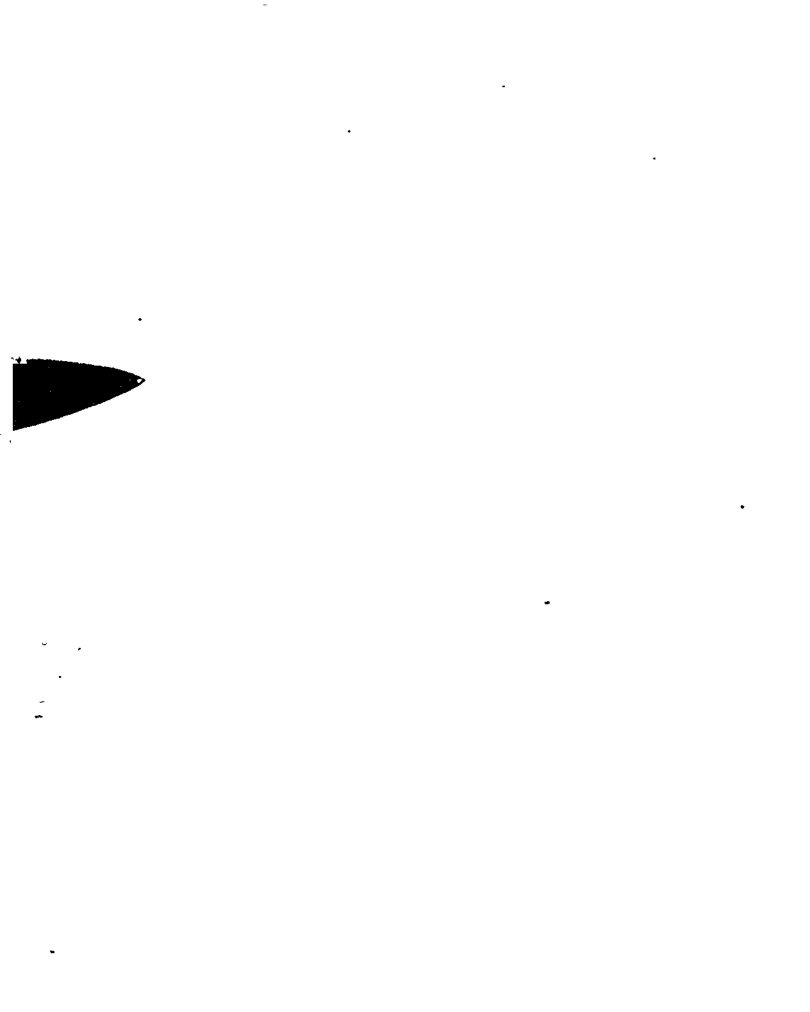
NORD-OUEST DU CANADA

RÉSULTATS PRATIQUES

QUEBEC,

JOSEPH DUSSAULT, EDITEUR

1884.



L'AGRICULTURE

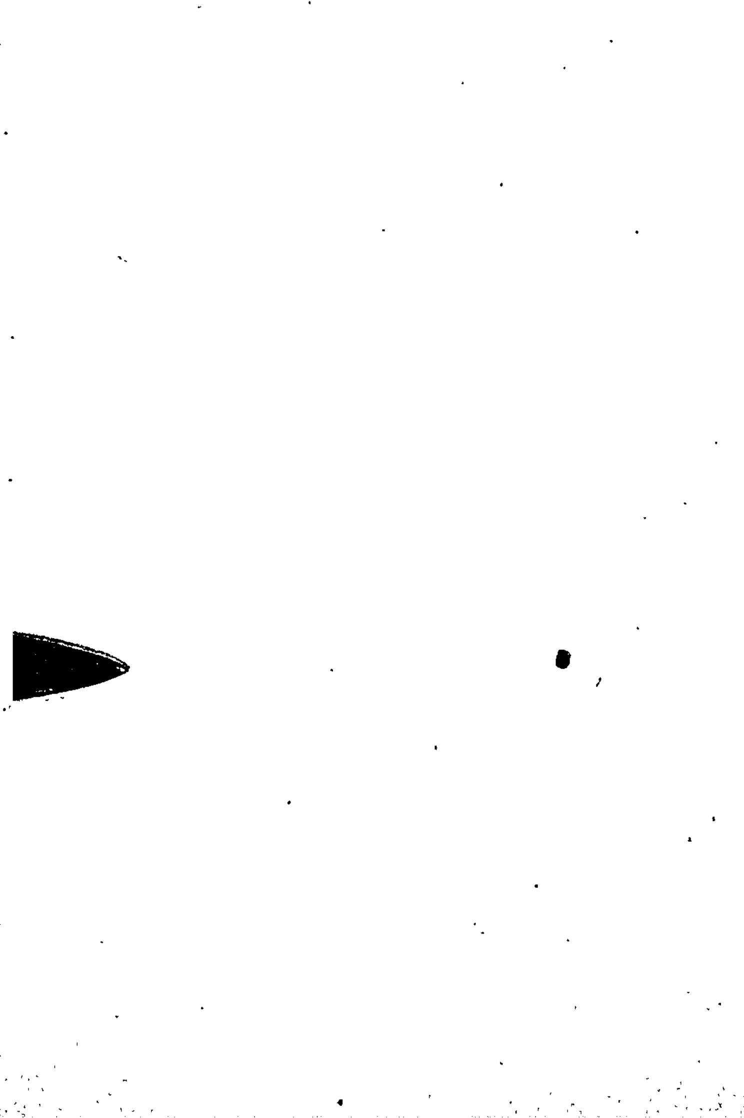
DANS LE

NORD-OUEST DU CANADA

RÉSULTATS PRATIQUES

QUÉBEC,
JOSEPH DUSSAULT, EDITEUR

1884.



L'AGRICULTURE

DANS LE

Nord-Ouest du Canada

RESULTATS PRATIQUES

Il est établi, hors de conteste, que le Nord-Ouest du Canada constitue la plus belle région agricole du monde. On ne peut trouver nulle part ailleurs une telle étendue de terrains aussi riches, aussi faciles à cultiver. Ce fait est attesté par tous ceux qui ont visité notre grand territoire du Nord-Ouest, notamment par M. DeLalonde, chargé par la Société d'Agriculture Centrale de la Seine Inférieure d'étudier notre agriculture et les avantages que nous pouvons offrir à un grand mouvement de colonisation. Attiré par la fertilité du Nord-Ouest, M. DeLalonde est allé le visiter, puis en a été tellement satisfait qu'il y a fait l'acquisition de terrains très étendus qu'il se propose de livrer bientôt à la culture. Au retour de ce voyage d'exploration et d'inspection, il a prononcé au grand banquet de Montréal un discours dans lequel il dit:

" J'avoue, messieurs, que comme agriculture le *Far West* a été un spectacle merveilleux pour moi. Quelle prodigieuse fertilité et quelle immense étendue !

" Je ne vous parlerai ni de Winnipeg, qui avait 900 habitants il y a quatorze ans et qui en possède maintenant 9,000, ni d'Emerson, la nouvelle ville frontière, qui vit en un an ses terres centupler de valeur ; mais dans le désert que j'ai parparcouru et que le chemin de fer sillonnera demain, que de richessses agricoles enfouies vont s'offrir aux colons, que de villes vont s'élever comme par enchantement sur ces rivières, aux bords de ces lacs encore sans noms ! Est-cé que mon imagination va trop loin ? Les Mennonites sont là pour me répondre et dire ce que peuvent l'association et le travail.

" Venus de Russie il y a quatre ans à peine, presque sans argent, ils ont maintenant de magnifiques récoltes, de gros villages, reliés par des ponts et des routes. Ils sont riches, tous ! Leurs terres ont plus que décuplé de valeur. Et quand vous leur demandez comment ils se trouvent à Manitoba, ils vous répondent tous par cette phrase bien rare : Nous sommes contents de notre sort et du gouvernement."

Ces paroles de M. DeLalonde résument à peu près l'opinion que se sont formé tous ceux qui ont visité le pays, et qu'ont exprimée tous ceux qui ont écrit dans le but d'en faire connaître la richesse, ainsi que le prouvent les extraits qui suivent. Ces extraits sont pris au hasard, sans choix, dans les journaux et les livres, selon qu'ils se sont présentés. Les faits qu'ils attestent ont d'autant plus de poids et de valeur, que ces extraits couvrent une période d'une trentaine d'années et s'appliquent à différents endroits de la *région des prairies,* qui

s'étend depuis le lac des Bois jusqu'aux Montagnes Rocheuses, distance de plus de mille milles. Ces extraits, que l'on pourrait multiplier à volonté, démontrent de la manière la plus concluante que l'agriculture dans le Nord-Ouest Canadien offre des avantages incontestables et qui ne se rencontrent nulle part ailleurs. En arrivant dans ce "paradis de fertilité," l'immigrant n'a qu'à *labourer*, *semer* et *récolter*. Là, pas de défrichement à faire, pas de rudes et longs travaux à entreprendre pour se débarrasser de la forêt; pas de fossayage ni de drainage: ces dispendieuses opérations sont inconnues et inutiles dans les prairies du Nord-Ouest, ce qui n'empêche pas que *le rendement du blé est d'environ trente minots à l'acre.*

RAPPORTS SUR LA RÉCOLTE DANS MANITOBA EN 1882

(*Résumé du Times, de Winnipeg*)

En général, la saison a été très favorable. Le printemps a été tardif et humide en beaucoup d'endroits, ce qui a retardé les semailles; l'automne, au contraire, a été très sec, par conséquent défavorable aux plantes-racines: mais cela a permis aux cultivateurs d'engranger leurs récoltes en excellente condition. Les rapports ne font mention de la rouille que pour un seul endroit, Reinland, près d'Emerson. A Mowbray, éloigné de 90 milles d'Emerson, il y a eu le 24 juillet un orage de grêle qui a considérablement endommagé les grains. En un ou deux endroits, d'après les rapports, il a gelé tard le prin-

temps et de bonne heure à l'automne ; mais dans toute la province et d'une manière générale la récolte n'a pas souffert d'une manière appréciable de ces gelées. Le

RENDEMENT MOYEN

du blé dans 84 localités pour lesquelles il a été fait rapport n'est que d'une fraction au-dessous de 32 minots à l'acre ; le plus fort rendement, d'après les rapports, a eu lieu à Millford, où la récolte de deux acres a donné 104 minots. La région de Mowbray, où l'orage de grêle du mois de juillet a fait tant de dommage à tous les grains, accuse le plus faible rendement. Le produit de l'avoine accuse une moyenne de 44 minots à l'acre ; celui de l'orge, de 30 minots ; celui des plantes-racines, de 250 à 500 minots ; celui des pois, où il en a été semé, de 20 à 25 minots. Le peu de graine de lin qui a été ensemencé a donné une bonne récolte. Le rendement moyen des pommes de terre a été de 274 minots. Le plus fort rendement est constaté dans le rapport de Selkirk, où il a été récolté 400 minots dans un acre, sur premier labour et le semis enterré sous le sillon. La récolte du foin a été excessivement abondante et engrangée en bon état. On a préparé cette année une énorme étendue de terrain, qui sera prêt à être ensemencé l'an prochain. L'élevage du bétail, comme de raison, est encore dans son enfance. Cependant, dans quelques unes des localités les plus anciennes, les cultivateurs importent des animaux de bonne race de la partie est du Canada et la richesse de l'herbe de prairie leur permettra d'engraisser dans les pâturages des animaux de boucherie à un

prix minime. L'emploi des machines agricoles devient partout d'un usage général ; dans un seul district on a employé 45 machines à engerber.

(Du *Globe*, de Toronto)

Le rapport des récoltes couvrant la région s'étendant jusqu'à Troy prouve que la saison a été extrêmement favorable. Le printemps a été tardif, humide en beaucoup d'endroits, ce qui à retardé les semailles. L'automne a été extraordinairement sec, ce qui n'a pas été favorable aux plantes-racines, mais la récolte des céréales a été engrangée en excellente condition. On rapporte de Reinland, près d'Emerson, que la récolte a été endommagée par la grêle le 24 juillet à Mowbray, à 90 milles d'Emerson. Les rapports constatent qu'en quelques endroits il y a eu des gelées tard le printemps et de bonne heure à l'automne, mais qu'en général la récolte n'en a pas souffert d'une manière sensible. Le rendement moyen du blé a été de 32 minots ; celui de l'avoine, de 44 minots ; celui de l'orge, de 30 minots, celui des plantes-racines, de 250 à 500 minots ; celui des pois, de 20 à 25 minots et quant à celui des pommes de terre, on a récolté à Selkirk 400 minots. La récolte du foin a été abondante, bien qu'en plusieurs endroits le sol n'ait été que défoncé et labouré pour la première fois. L'élevage du bétail accuse un progrès marqué, ce qui est attesté par l'importation des animaux de bonne race. On emploie sur une grande échelle les machines agricoles. Dans un seul district, on a employé 45 machines à engerber. Presque partout, les colons se plaignent de la difficulté qu'ils ont à faire arriver leurs produits sur les marchés.

(Du *Mail* de Toronto)

RÉCOLTES ET ÉLEVAGE DU BÉTAIL A BATTLEFORD, T. N. O.

Ecrit par un correspondant

Battleford. T. N. O., 12 septembre 1882.—Comme nous voyons rarement dans vos colonnes quelque chose venant de ces parages dans le Nord-Ouest, peut-être une petite lettre serait intéressante pour ceux de vos lecteurs qui se proposent de jeter leurs regards sur cette région, qui est la nouvelle *terre promise*. Jusqu'à cet été, la masse des immigrants a évité Battleford, parce qu'on a fort répandu la rumeur que dans le voisinage de cette localité le sol est de qualité inférieure. La visite du gouverneur-général dans le cours de l'été dernier ainsi que les lettres de votre correspondant et de celui du *Globe* ont dû rectifier cette erreur. Une fois l'attention attirée sur cette localité, il suffit de mentionner l'abondance de la récolte et le fait que les gelées durant l'été sont absolument inconnues ici. Puis il a été démontré que le sol, à l'exception d'une lisière de cinq milles de longueur et de trois milles de largeur au confluent des rivières Bataille et Saskatchewan, se compose d'une terre riche, égale pour les fins agricoles à n'importe quelle partie des Territoires. Le résultat, c'est que

LES COLONS SONT ARRIVÉS PROMPTEMENT ET EN GRAND NOMBRE,

au point qu'il est presqu'impossible de s'assurer l'acquisition d'une ferme dans un cercle s'étendant à plusieurs milles au-

tour de la ville, à moins de traverser la Saskatchewan. Du côté nord de cette rivière. le sol est plus riche que du côté sud et la seule chose qui manque, c'est un passeur régulier. On obvie en partie à cela par l'usage de petits bateaux ; mais il est probable qu'avant longtemps on organisera une traverse régulière. Il y a de chaque côté abondance de foin et de bois de chauffage : le bois est un article fort apprécié dans un pays de prairie.

LA RÉCOLTE

est maintenant engrangée. Les rapports venant d'Edmonton, de la mission du Prince-Albert et d'autres localités, démontrent qu'elle a réussi à merveille. Dans notre localité, la température a été des plus favorables : il n'est pas tombé de pluie. La qualité du grain est excellente et le rendement magnifique. *L'avoine a donné une moyenne de* 55 *minots à l'acre, et l'orge, de* 40 *minots ;* le blé, pour le peu qui a été semé, a rapporté 40 *minots en moyenne ;* la récolte des pommes de terre est extraordinaire.

Jusqu'à présent, personne n'a eu l'idée de bâtir ici un moulin à farine, ce qui explique la petite étendue de terrains ensemencés en blé. M. J. G. Oliver est à faire bâtir un moulin à scier à vingt-cinq milles plus haut que Battleford, sur la Saskatchewan, de sorte que l'année prochaine il sera facile de se procurer le bois de sciage.

L'ÉLEVAGE DU BÉTAIL

a réussi parfaitement dans cette localité, quoiqu'il ait été pratiqué sur une échelle moins grande que dans la région de la



rivière du Coude. Le printemps dernier, MM. Wyld et Bourke ont acheté environ soixante et quinze pièces de betail, qu'ils ont hivernées au nord de la Saskatchewan. Cette expérience a si bien réussi que cette année ils ont importé du sud presqu'autant de bétail. M. Thomas Dewan, qui demeure dans le pays depuis plusieurs années, est arrivé dernièrement avec un nombreux troupeau de juments poulinières et deux étalons pur sang, de la race du Montana. Comme ces chevaux hivernent en plein air, n'ont pas besoin de stabulation ni de beaucoup de soins, ils seront nécessairement une acquisition profitable.

L'été prochain, les nombreux bateaux à vapeur qui navigueront sur la rivière Saskatshewan pourront apporter les marchandises et les effets des colons à beaucoup meilleur marché qu'on ne l'a fait jusqu'à présent. Puis le chemin de fer sera considérablement avancé, de sorte que le voyage sera une affaire de rien, comparé avec ce qu'il a été jusqu'à présent.

(Du *Globe*, de Toronto)

L'AGRICULTURE DANS LA PROVINCE DE MANITOBA

CE QU'UN MONSIEUR ANGLAIS A FAIT

RÉSULTAT DES OPÉRATIONS DE DEUX ANS

M. William Hardie, du ruisseau à l'Eturgeon, dans la province de Manitoba, est un des agriculteurs qui ont le mieux

réussi dans cette province. Le résultat de ses opérations est significatif, vu qu'il montre ce que peut faire *le fils d'un gentil homme, peu accoutumé à la besogne*, sur une ferme dans le Nord-Ouest. M. Hardie, qui vient de Manchester, ne connaissait rien en agriculture, sauf ce qu'il avait appris à une école d'agriculture en Angleterre. Il y a trois ans, dit le *Sun* de Winnipeg, il se rendit ici et acheta une ferme de 500 acres, au ruisseau de l'Eturgeon. La première année, il fit de petites semailles et s'occupa surtout de bâtir des bâtiments de ferme confortables et commodes. Ce ne fut que l'année dernière qu'il commença sérieusement

SES TRAVAUX DE CULTURE.

Durant le printemps, l'été et l'automne, il a eu à peu près constamment douze hommes à son emploi et environ six durant l'hiver. Une des recettes de la récolte de l'année dernière, ça été 6,000 minots de pommes de terre, dont il a vendu une grande partie en automne, alors que les prix sont montés au chiffre intéressant de $2.00 le minot. Il en a gardé 4,000 minots jusqu'au printemps suivant, puis fut encore heureux, car il vendit ces 4,000 minots $2.00 à $2.50 le minot. Cela était déjà une fort jolie opération, aussi jolie que pût l'espérer un cultivateur pour une seule branche de ses opérations de ferme. Mais son foin fut aussi une véritable mine. Il en engrangea 500 tonneaux qu'il vendit à Winnipeg de $15 à $30 le tonneau.—Il obtint ce dernier prix au printemps. M. Hardie a hiverné soixante pièces de beau bétail, plus haut sur l'Assiniboine, où il a une ferme de 1,200

acres. Comme il a acheté ces animaux pour les fins de l'élevage, il s'est peu occupé de la production du beurre et du lait, puis, bien que M. Hardie puisse réaliser un beau profit en vendant ces animaux maintenant, il préfère les garder pour donner suite à ses premiers projets. Il ne trait pas ses vaches, mais fait nourrir deux veaux à chacune, le sien propre et un autre.

LES BÊTES BOVINES EN HIVER

M. Hardie n'*hiverne pas ses bêtes à cornes à l'étable.* Son plan est de leur bâtir une remise sur le bord de la rivière, à l'abri d'un bocage, formant un quadrilatère avec ses grosses meules de paille, ce qui sera très commode pour abriter et soigner ses animaux. A mesure que cet abri contre le vent diminuera, il sera refait par deux hommes chargés d'amener la paille et de la mettre en meule. *Les bêtes à corne ainsi hivernées ont donné des résultats remarquables.* Un seul homme a été constamment employé pour en prendre soin ; la plus forte partie de sa besogne a consisté à tenir libre de neige et de glace le trou pratiqué dans la glace de la rivière pour permettre aux bêtes de s'abreuver. La seule stabulation pratique a eu lieu au printemps, pendant quelques semaines avant le vêlage, alors que les vaches furent mises à l'étable. Grâce à cette précaution, il n'a pas été perdu un seul veau. Durant l'hiver M. Hardie a employé quelques-uns de ses hommes et de ses attelages dans le bois, à sortir des traverses de chemin de fer, opération qui, dit-on, fit une bonne augmentation aux recettes annuelles. Cette année, M. Hardie

avait en tout quatre cents acres en culture, soixante acres en plantes-racines et le reste en grain. Sa récolte de plantes-racines se composait principalement de pommes de terre, de navets et de carottes. Il a ensemencé dix acres en navets.

UNE BELLE CAVE À PLANTES-RACINES

est une des choses qui ne se rencontrent pas dans toutes les fermes ; mais M. Hardie en a une qui est exceptionnellement belle et dont il a pleinement utilisé l'adaptabilité. Sur le bord du ruisseau à l'Eturgeon, il a une cave d'une capacité de 6,000 minots et elle est si bien disposée qu'il peut, contrairement à la pratique ordinaire, y entrer n'importe quand et en sortir sans endommager les plantes-racines qu'elle renferme. De fait, on y entre presque tous les jours pour voir à ce que la température soit ce qu'elle doit être. Quand la température est trop élevée, on ouvre les ventilateurs. Quand elle est trop froide, à l'aide d'un petit poêle placé à cette fin dans la cave, on la réchauffe suffisamment. L'hiver dernier, il n'a fallu chauffer ce poêle que cinq ou six fois, puis cela en grande partie par mesure de précaution.

FUMAGE DES CHAMPS DESTINÉS AUX PLANTES-RACINES

En parlant des plantes-racines, il est peut-être à propos de dire que M. Hardie fume tout le terrain qu'il ensemence en plantes-racines, et qu'il s'est convaincu que ce procédé augmente le rendement d'environ un tiers. Il fait épandre le fumier dans les sillons quand on les ouvre pour y déposer les pommes de terre ; on plante les germes puis on les recouvre.

Quant aux autres plantes-racines, on les sème dans le terrain ensemencé en pommes de terre l'année précédente et de cette façon ces plantes profitent de la fumure. La localité où M. Hardie s'est établi, le Ruisseau-à-l'Eturgeon, est un des plus beaux endroits de la province pour les fins agricoles. Ce Monsieur avait les moyens nécessaires pour bien commencer et pousser au besoin ses opérations. Pendant un certain temps le printemps dernier, les gages qu'il payait s'élevaient à $30. par jour.

(Du *Globe*, de Toronto)

LA FERME BELL, À QU'APPELLE

56,000 ACRES SOUS UNE MÊME ADMINISTRATION

Cette ferme monstre du Nord-Ouest est possédée et exploitée par la Compagnie agricole de la vallée Qu'Appelle. Elle occupe une étendue de dix milles carrés, ce qui, déduction faite des sections de la Compagnie de la baie d'Hudson et de celles qui sont appropriées pour les écoles, laisse

UNE FERME DE CINQUANTE-SIX MILLE ACRES,

la plus grande ferme du monde, possédée en un seul lopin, par une seule compagnie. Ce terrain est situé le long du vieux sentier conduisant de Winnipeg au fort Qu'Appelle et

les principaux bâtiments sont justement à vingt-deux milles en droite ligne au sud du fort. Le chemin de fer Canadien du Pacifique passe au milieu de cette belle ferme qui est, en réalité, un des morceaux " dorés " du Nord-Ouest, et près du centre il va être établi une station qui sera désignée sous le nom d'*Indian Head*. Un village florissant va promptement surgir en cet endroit. En prenant ce terrain la compagnie a fait avec le gouvernement un arrangement que, il faut le présumer, elle se propose de suivre et auquel on la forcera d'adhérer fidèlement. Elle s'est engagée à payer le terrain $1.25 l'acre, puis à en labourer 4,000 acres par année pendant cinq ans, ou en tout vingt mille acres. En sus, la compagnie est obligée, sous peine de forfaiture du prix d'achat, d'établir chaque année comme locataires sur ses terrains au moins cinquante familles et de dépenser en cinq ans $600,000 pour améliorer et exploiter la ferme. Jusqu'à présent les travaux ont été poussés avec vigueur ; la Compagnie veut évidemment faire de la besogne, et comme le gouvernement l'a traitée avec libéralité, elle ne manquera pas de tirer parti de tous ces avantages pour faire de son entreprise une affaire payante. Le major Bell, qui a seul la direction de la ferme, est originaire de Brockville. Il était l'un des propriétaires de la fameuse ferme Bell-Kelso, dans le Minnesota, où il a acquis l'expérience qu'il possède et qui lui donne l'habileté voulue pour diriger une aussi vaste entreprise. Ayant vendu ses intérêts dans la ferme du Minnesota, il consacrera toute son attention à celle de Qu'Appelle qui, entre parenthèse, est un projet qu'il a lui-même conçu.

L'ŒUVRE COMMENCÉE

Le plan que le major Bell se propose de poursuivre pour mettre en culture cette immense étendue de terrains de prairie et qui lui a assuré le succès jusqu'à présent, montre qu'il a parfaitement saisi les difficultés de ce projet et ne craint pas l'insuccès. Le journal *International*, d'Emerson, donne une intéressante description des opérations faites jusqu'à ce jour. Nos lecteurs verront probablement avec intérêt quelques extraits de ce journal. Quand l'équipe de labourage fut expédiée à la grande ferme, le chemin de fer du Pacifique n'était ouvert au trafic que jusqu'au ruisseau Plat, 200 milles à l'est du point où devait se rendre cette équipe. Celle-ci, composé de 120 paires de bœufs, de 35 mules et de 16 paires de chevaux, attelés à un nombre correspondant de charrues et de waggons, puis formant un train de trois milles de longueur. partit du ruisseau Plat en mai, et, après avoir rencontré beaucoup d'obstacles et enduré beaucoup de misère pour traverser à gué et à la nage des ruisseaux gonflés et pour franchir des bourbiers presqu'impassables, la caravane atteignit enfin la ferme et les travaux de premier labour commencèrent le 15 juin. Lors de la visite du correspondant de l'*International*, trois mille acres avaient déjà passé sous la charrue et les équipes étaient occupées au quatrième mille, qu'on espérait pouvoir finir de labourer avant la fin de la saison.

LE SOL

se compose d'une riche terre sablonneuse, de dix-huit pouces à deux pieds d'épaisseur, reposant sur un sous-sol de glaise. et

se laboure facilement. Une fois défriché par un premier labour, il n'a pas besoin d'être " retourné une deuxième fois, " comme celui de la vallée de la riviére Rouge; il suffit tout simplement de le herser pour le rendre propre à recevoir les semailles. La vue des vastes lisières de terre friable exposée aux rayons pulvérisateurs du soleil ferait ouvrir d'ébahissement le yeux du commun des agriculteurs d'Ontario. Le simple énoncé de " quatre mille acres " donne une faible idée de l'étendue des champs labourés; mais quand on se figure un champ de deux milles de largeur sur trois et demi de profondeur, on peut se former une idée de la grandeur des champs de la ferme Bell, nom sous lequel on la désigne généralement. Prenons une autre comparaison. Si les sillons tracés dans ces quatre mille acres étaient mis bout à bout dans une ligne continue, ils formeraient une longueur de 36,000 milles, ou suffisante pour faire une fois et demie le tour de la terre. Ou bien, si le terrain était disposé en une lisière de vingt pieds de largeur, cette lisière irait de Winnipeg à Montréal, en passant par Saint-Paul et Chicago, distance de 1,800 milles. La Compagnie se propose de labourer 7,000 acres l'été prochain avec une équipe suffisante pour labourer

MILLE ACRES PAR SEMAINE.

Pour le labour de défrichement, on emploie surtout des bœufs, parce qu'ils sont plus faciles à nourrir. Au commencement de la saison, trois paires de bœufs traînaient une charrue à deux socs, faisant chacun un sillon de quinze pouces de lar-

geur. Le temps ayant été très sec, la terre s'est durcie et il faut maintenant cinq paires de bœufs pour traîner une charrue à deux socs. C'est un spectacle nouveau et plein d'intérêt que de voir un nombre de charrues en ligne, traînée chacune par cinq paires de bœufs, formant une caravane et transformant la brune prairie en une mer de petites vagues noires, tournant d'un seul coup une perche ou plus de largeur. L'équipe se met à l'œuvre au point du jour et travaille jusqu'à 11 heures de la matinée. A cette heure, on met les bœufs à l'herbe puis on les laisse brouter jusqu'à trois heures de l'après-midi; alors ils sont attelés de nouveau et tenus à l'ouvrage jusqu'à ce qu'il fasse noir: le calcul est de tirer

CHAQUE JOUR UN SILLON LONG DE QUATORZE MILLES.

Les bœufs ne reçoivent pas d'autre nourriture que ce qu'ils peuvent trouver dans la prairie. Actuellement, il en est employé 80 paires au labour de défrichement, sans compter 35 mulets et 34 chevaux qu'on emploie au labourage et à d'autres ouvrages. L'année prochaine, on n'emploiera que des mulets et des chevaux, vu qu'on a engrangé une bonne provision de foin (400 tonnes) et que le chemin de fer étant terminé, il sera facile de se procurer l'avoine, comparativement à bon marché, en attendant la récolte de l'année prochaine. Les plans du major Bell embrassent beaucoup et tout se fait avec système. Outre lui-même, il y a un autre surintendant général de la ferme, M. T. Routledge, un anglais, et un certain nombre de contre-maîtres. 100 hommes sont actuellement employés à la construction des bâtiments, au labourage &c.

On érige de jolies et solides bâtisses de pierre. Pour construire ses bâtiments, le major Bell a eu une idée qui pourrait être mise à profit par un grand nombre de colons du Nord-Ouest. On trouve répandus sur la ferme, toujours à la surface, un nombre considérable de cailloux de calcaire ou de grès. Ces pierres fournissent les matériaux pour la construction des

NOMBREUSES MAISONS ET ÉTABLES

que l'on est à bâtir sur la ferme et de cette façon on tue deux oiseaux d'une seule flèche, pour ainsi dire : on débarrasse la terre des roches et l'on se procure à bon marché des matériaux de construction. Les principaux bâtiments de la ferme sont situés à environ un mille et demi au nord de la station du chemin de fer. On a bâti une grande et solide étable et l'on achève de construire une jolie maison. L'étable est un modèle de solidité et de confort. Elle est de forme circulaire et ressemble un peu aux élévateurs de même forme que l'on voit le long du chemin de fer de St-Paul, Minneapolis et Manitoba, sauf qu'elle n'est pas aussi haute, mais plus massive, les murs ayant deux pieds d'épaisseur. Elle renferme 36 stalles et deux doubles loges à stalles. Le plancher est en pierres plates. Au-dessus se trouve le fenil, capable de contenir 150 tonneaux de foin. Au centre de l'étage supérieur, il y a une boîte pour l'avoine, capable d'en contenir 4,000 minots. Le major Bell a adopté

UN PLAN NOUVEAU ET ÉCONOMIQUE

pour couvrir ses bâtisses. Il met d'abord sur les chevrons

une couverture de bois commun puis peinture les planches; avant que la peinture sèche, il la recouvre avec un gros coton qui est cloué aux planches puis peinturé et sablé, ce qui fait une couverture aussi étanche que peu dispendieuse. Tous les matériaux de construction, excepté la pierre, sont pris sur la ferme. La compagnie a ses fourneaux à chaux, dans lesquels elle a fait cette année 1,500 minots de chaux. L'année prochaine elle commencera à faire de la brique. La

PRINCIPALE RÉSIDENCE DE LA FERME

est une jolie et massive construction. On estime qu'elle coûtera $8,000; mais pour cette somme il serait impossible de faire faire une pareille construction dans n'importe quelle partie de la province de Manitoba. Le principal corps de bâtisse a 40 pieds carrés, deux étages omplets, puis une aîle, aussi à deux étages et de 24 × 50 pieds. La partie supérieure de l'aile fournit le dortoir pour 20 garçons de ferme; au-dessus se trouvent la cuisine et la salle à manger pour les ouvriers. Un côté du principal corps de la bâtisse est occupé par le parloir et la salle à dîner; l'autre renferme les bureaux du directeur et du surintendant. Le deuxième étage est divisé en chambres à coucher. Sous le principal corps de logis, il y a une belle cave, de la grandeur de la bâtisse. La maison est située à cent verges de l'étable. En arrière de la maison, on a labouré un acre de terrain pour le mettre en jardinage: le major Bell se propose de faire un jardin qui étonnera les visiteurs et montrera

CE QUE PEUT FAIRE LE SOL DU NORD-OUEST.

Le chemin conduisant à la station du chemin de fer sera bordé d'arbres venant du lac des Bois. Près de la grange, il y a une boutique de forgeron et en arrière de la maison une glacière—qui sera remplie l,hiver prochain avec de la glace prise sur deux beaux lacs qui se trouvent à six milles de la maison. Outre ces bâtiments, il va être bâti de chaque côté de la grange deux grandes remises pour les instruments aratoires, de 20 × 150 pieds chacune.

LE SYSTÈME DE CULTURE

adopté est comme suit :—On divisera tout le terrain en fermes de 200 acres chacune. Il sera bâti sur chaque ferme une maison de pierre et une grange. Un homme avec sa famille sera mis sur chaque ferme, recevra $35 par mois et aura l'usage gratuit de la maison. Il sera fourni de combustible au prix coûtant. Au bout de cinq ans, il aura le privilège d'acheter, s'il le désire, la ferme qu'il occupera, à un prix raisonnable. Les maisons de ferme sont des *cottages* de 25 × 30 pieds, plâtrées et bien finies à l'intérieur, construites au coût relativement peu élevé de $300. Il en a déjà été érigé un certain nombre et d'autres seront terminées avant la fin de l'été. Quand tout le plan sera exécuté, il y aura 200 maisons, qui seront toutes mises en communication avec le bureau central au moyen du télephone. Quatre coulées profondes (dans les saisons ordinaires ce sont des ruisseaux, quoique cette année elles sont à sec) traversent la ferme à des

distances d'un à deux milles ; elles coulent vers le nord et se jettent dans la rivière Qu'Appelle puis forment un système de drainage si parfait que les 56,000 acres contenus dans la ferme peuvent être tous bien cultivés sans qu'il soit nécessaire de faire 100 pieds de fossés.

La Compagnie achève de prendre des arrangements avec les colons sans titres (squatters) et n'appréhende pas avoir de difficulté à régler avec eux.

LETTRE D'UN ANCIEN RÉSIDANT DE LOUISEVILLE

Saint-Charles, Manitoba, 8 juillet 1884.

L. O. ARMSTRONG, ECR.,

MONSIEUR,—En réponse à votre lettre, je dois vous dire que c'est avec un grand plaisir que je me rends à votre désir de vous faire connaître mon appréciation de la province de Manitoba. Arrivé en mars dernier, je n'ai pu juger complètement du pays ; mais d'après ce que j'ai vu jusqu'à présent, il me fait plaisir de me déclarer pleinement satisfait de me voir rendu ici. Depuis que j'y suis, j'ai trouvé *le climat à peu près semblable à celui du district de Trois-Rivières.*

La qualité du sol est de beaucoup supérieure à tout ce que j'ai vu jusqu'à présent. La facilité que nous avons d'employer les instruments perfectionnés, rend la culture beaucoup plus prompte et beaucoup moins pénible que dans les vieilles provinces.

L'un des grands avantages des cultivateurs de Manitoba, c'est qu'ils ne sont pas obligés de faire de fossés ni de rigoles pour égoutter leur terrain.

Malgré qu'on ait fait courir les bruits que tout était tombé à Manitoba, je dois déclarer qu'actuellement, sauf les grains (qui obtiennent un prix raisonnable) tous les produits se vendent beaucoup plus cher que dans la province de Québec: ainsi, les pommes de terre se vendent $1.50 le minot, le beurre et les œufs de 25 à 35 cts, le bœuf $10 le cent et ainsi de suite.

Il y a place ici pour beaucoup de bons cultivateurs et un bon médecin, parlant le français et l'anglais.

Je vous souhaite beaucoup de succès dans votre noble entreprise et j'espère que quelques-uns de vos colons se dirigeront vers nous.

Votre très-humble,

ALF. CARON.

LETTRE DE M. FRÉDÉRIC E. GAUTHIER, FILS DE M. GAUTHIER, AUTREFOIS CONSUL GÉNÉRAL DE FRANCE À QUÉBEC ET AIDE-DE-CAMP DE M. LE LIEUTENANT GOUVERNEUR LETELLIER

Winnipeg, 28 août 1884.

Mon cher Pacaud,—Je vous envoie ci-inclus un échantillon de grain nouveau, récolté à une cinquantaine de milles d'ici dans le sud-ouest. Ce grain a été battu hier.

Vous me feriez plaisir en l'exposant dans la vitrine de votre bureau, en indiquant sa provenance.

Si la chose peut vous être agréable, je vous enverrai un échantillon de chacune des espèces de grains récoltés à date.

Ah ! si au moins nos Canadiens, au lieu d'aller aux Etats-Unis, voulaient venir ici, comme ils pourraient vivre bien et facilement !

Pas de souches à arracher; labour et semence d'automne ou de bonne heure le printemps ; récolte au mois d'août !

Il y a beau jour que les foins sont faits, et quel foin !

Nous n'avons pas de prunes, il est vrai, mais nos électeurs ne s'en plaignent pas trop, et les candidats s'en réjouissent.

Souvenirs aux amis et croyez-moi

Bien à vous,

ERNEST PACAUD, Québec. } FRED. E. GAUTHIER.

RAPPORT DE M. J. P. SHELDON, PROFESSEUR AU COLLÈGE D'AGRICULTURE DE WILTS ET HANTS, DOWNTON, SALISBURY.

Autant que j'ai pu en juger, la province du Manitoba est une région généralement de plaines, sans arbres et, par suite, d'un aspect peu attrayant ; mais, sur plusieurs points, le sol est d'une fertilité extraordinaire. Je m'y suis trouvé vers la fin de la moisson et j'ai été frappé de la qualité du blé et de l'avoine que l'on y récolte.

Le jour de mon arrivée, le 3 septembre, j'ai vu fonctionner une nouvelle machine à engerber, sur une terre où l'on récoltait du blé, dans l'établissement de Kildonan, près de Winnipeg. La récolte était fort belle et très uniforme, et le rendement de 25 boisseaux, de très bonne qualité, par acre. Ce blé était de la variété dite *Scotch Fife*, pas celle aux épis lourds, mais une belle récolte uniforme ; la paille était courte et faible, mais très propre, et le grain bien fourni et immédiatement prêt pour le moulin. Cette récolte avait été semée le 22 mai, sur le premier défrichement de la prairie, c'est-à-dire sur la prairie labourée pour la première fois, et l'on peut bien s'imaginer que la surface du champ était fort rude et la semence imparfaitement couverte. Cependant les semailles avaient été faites et la récolte avait parfaitement mûri dans une période de 15 semaines. Il n'est pas rare de voir le blé deux fois dans le sac dans une période de 90 jours—c'est-à-dire semé, récolté et battu dans cette période. J'ai vu aussi une récolte d'avoine semée à divers intervalles entre le 7 et le 17 juin ; c'était de l'avoine noire de Tartarie et, bien qu'elle ne fût pas mûre lorsque je l'ai vue, je puis dire que le rendement a dû être de 45 boisseaux par acre. C'était une forte récolte, à beaux épis, et l'avoine semblait devoir être de belle espèce. Cette récolte provenait aussi d'un premier défrichement, sur une terre appartenant à M. Ross, de Winnipeg, mais située à dix ou onze milles de la ville.

La terre augmente rapidement de valeur près de la ville. M. Ross a acheté cette propriété $367, et aujourd'hui il en demande $3,000. Elle a 240 acres de superficie et le pro-



priétaire y a construit une petite maison avec dépendances : en outre, il a défriché la moitié de la propriété.

Le sol du Manitoba est de la terre végétale pure aussi noire que de l'encre et remplie de matières organiques, épaisse de plusieurs pieds par endroits et réposant sur le dépôt d'alluvion des rivières Rouge et Assiniboine. Naturellement, il est très riche pour l'alimentation des plantes et ne peut être facilement épuisé. Les cultivateurs le savent et en tirent tout le parti qu'ils peuvent dans le moins de temps possible, en ne lui rendant rien sous forme d'engrais. En soulevant, de temps à autre, un pouce ou deux de sol nouveau, on rend la fertilité à la surface et l'on peut continuer impunément, durant une longue période, d'année en année, le même système d'épuisement. Il est vrai que, pendant plusieurs des premières années, l'engrais ferait plus de mal que de bien. Tant qu'une loi ne les en a pas empêchés, les cultivateurs transportaient leurs fumiers et litières en traîneau, sur la glace des rivières, qui les emportaient lors de la fonte au printemps. Aujourd'hui, ils les entassent près de leurs étables et, lorsque l'amas devient trop considérable, ils trouvent plus facile de déplacer l'étable que d'enlever le fumier

Il est probable qu'avec le temps, l'emploi du fumier deviendra nécessaire pour rendre la fertilité au sol épuisé ou maintenir en bon état celui qui est naturellement riche. Plus tard encore, le maniement du sous-sol amènera à la surface un terrain nouveau, et il n'est pas probable que les meilleures terres de la province deviennent jamais stériles, pourvu que les cultivateurs emploient les ressources qu'ils ont à leur dis-

position pour les entretenir. Pour le moment, toutefois, les riches terres à blé ne demandent pas d'améliorations; elles sont assez riches pour bien des années à venir et parfois trop riches pour la qualité des récoltes. Il en résulte que la paille n'a souvent aucune valeur et est un embarras pour le cultivateur. Dans l'état du Minnesota, j'en ai vu brûler de grandes quantités dont on se débarrassait ainsi.

Il ne faut pas supposer que le sol du Manitoba soit uniquement propre à la culture du blé et de l'avoine. Il est vrai que les foins sauvages sont très forts et entremêlés de beaucoup d'herbes sans valeur; cependant, le bétail vit bien dans ces prairies. Ce sont généralement des terres humides, situées près des savanes. Les lots de rivière s'étendent souvent à quatre milles en arrière et ont de 6, 9 à 12 chaînes de largeur, suivant les cas : avec cette profondeur, 6 chaînes comprennent 200 acres. La province ne convient pas à la culture du maïs ; elle est rituée trop au nord. Mais les légumes de jardin y viennent très bien, les navets, les pommes de terre, les fèves et les pois réussissent suffisamment sur toutes les terres convenablement cultivées.

Voici quels sont les principaux avantages du Manitoba : Terres d'excellente qualité, à très bas prix, en grand nombre, climat où toutes sortes de récoltes arrivent à parfaite maturité en très peu de temps. La terre vaut de $1 (4 s.) à $10 (£2) l'acre ; près de la ville elle est plus chère. Dans les territoires du Nord-Ouest, les meilleures terres se vendent un dollar au moins l'acre ; les colons ont droit à 160 acres gratis pour chaque adulte, et peuvent en sus obtenir un droit de préemption pour 160 autres acres, moyennant une somme no-

minale payable au gouvernement. Je ne recommande pas aux cultivateurs anglais arrivés à l'âge mûr, de se fixer au Nord-Ouest, parce qu'ils ne sont pas faits pour la vie de pionniers; mais les jeunes gens qui possèdent un petit capital et de l énergie, sont sûrs de réussir, pourvu qu'ils aient de la conduite et se montrent actifs. Etant jeunes, ils n'ont pas d'habitudes invétérées, et s'accoutumeront aisément à vivre dans un pays nouveau. Mais tous les colons qui se rendent d'Angleterre au Manitoba feront bien, avant de s'acheter des propriétés, de travailler pendant quelques semaines sur différenter terres, pour s'accoutumer ainsi à la manière de cultiver au Nord-Ouest. L'homme jeune qui est célibataire fera bien de s'engager pendant un an ou deux chez un cultivateur avant d'acheter une propriété. Il est facile d'affermer les terres au Manitoba, et c'est peut-être la meilleure chose qu'un cultivateur puisse faire en premier lieu, pendant une ou deux années, avant de choisir la terre qu'il veut acheter. Voici les conditions ordinaires du fermage : le propriétaire fournit le terrain et la moitié de la semence; le fermier fournit la main-d'œuvre, les instruments aratoires, les chevaux et l'autre moitié de la semence; le propriétaire a un tiers et le fermier garde les deux tiers des produits. M. Mackenzie, de Burnside, l'un des plus grands et des plus riches propriétaires en Canada, afferme à ces conditions quelques-unes de ses terres au Portage-La-Prairie.

RAPPORT DE M. HUGH McLEAN, RHU, TARBERT, N.-B., DÉLÉGUÉ DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DE KINTYRE.

—

" Hier (19 novembre 1880), M. Hugh McLean, Rhu, délégué nommé il y a quelque temps par la société d'agriculture de Kintyre pour visiter le Manitoba et faire rapport sur les avantages que cette province offre à l'immigration, etc., a adressé la parole aux membres de la société et à d'autres, dans la salle de l'hôtel-de-ville.

Voici ce que rapporte M. McCorquedale, Headingley :

Il quitta Craignish, Argyleshire, pour le Canada, en 1853. Rencontra beaucoup de difficultés en Canada. Acheta 109 acres de terre à $1 l'acre ; eut à abattre le bois. Cette terre était située dans le township de Greenock, en arrière de Kincardine, sur le lac Huron. Il y réussit bien. Il y a trois ans, il vint visiter le Manitoba avec deux de ses fils. Fut tellement satisfait qu'il ne retourna point au Canada. Ses fils y retournèrent temporairement. Employa six semaines à parcourir le pays pour y trouver une terre convenable. Ne coucha pas dans un lit pendant tout le temps. Prit une terre à moitié avec le propriétaire, M. Cunningham. M. McCorquedale s'engageait à faire les travaux et recevait la moitié des profits. Pendant la première année chercha une terre qu'il pourrait acheter, et acheta, en effet, 320 acres pour lui et 320 acres pour son fils, au sud de la province. Il y a une bonne résidence sur chacune de ces terres. Elles étaient par-



tie semées et plantées ; il put s'y établir au bout d'un mois. J'y suis allé subséquemment. Elles se trouvent près de la colline Mennonite, sur le chemin de la montagne Pembina. Ses quatre autres fils ont acheté chacun 320 acres, en arrière du lac à la Roche, à environ 68 milles plus à l'ouest. Il préfère beaucoup le Manitoba à la partie du Canada qu'il a quittée ; mais les routes y sont très-mauvaises, grand inconvénient pour les nouveaux colons. "Le colon qui vient ici, dit-il, et prend une maison, n'a pas beaucoup à se plaindre, comparativement ; mais s'il n'a pas de maison, il faut qu'il parcoure le pays en plantant sa tente çà et là, ce qui n'est pas toujours agréable. "

Voici ce que rapporte Colin, son fils, concernant les ressources de la propriété actuellement exploitée par son père :

" Le blé (2 boisseaux de semence par acre) produit 35 boisseaux. On le sème au printemps. On ne sème généralement pas de blé d'automne au Manitoba ; cependant l'expérience a été tentée et a réussi. On laboure la terre le même automne et l'on sème encore du blé au printemps, pendant plusieurs années. Poids, 64 lbs, mais pas moins de 60 lbs au boisseau.

" Avoine, rendement moyen. 75 boisseaux par acre, assez souvent 103 boisseaux.

" L'orge réussit bien. 2 boisseaux de semence par acre, produisent 60 boisseaux.

" Pommes de terre—8 boisseaux en ont rendu 87 ; on a récolté jusqu'à 400 boisseaux par acre, mais pas sur la propriété de son père.

" Les navets réussissent bien.

" Le maïs ne mûrit pas. On le coupe vert et il donne un excellent fourrage.

" Choux, carottes, laitues, panais, concombres, melons, réussissent bien.

" Pas encore récolté de pommes. Les anciens colons en ont récolté.

" Prix—Blé, 65c- à $1.05 ; avoine, 45c. à 75c. : pommes de terre, 50c. à $1.25. Les deux prix indiqués sont ceux de l'automne et du printemps. "

Partout la prairie donne un bon pâturage après la récolte du foin.

Les chaleurs commencent vers le 1er juin. Juin est le mois pendant lequel il tombe le plus de pluie.

Juillet est chaud ; il tonne parfois.

Août chaud et sec.

Septembre chaud et sec.

Octobre frais, mais sec.

Novembre. L'hiver commence vers le 10, par des gelées et un peu de neige.

Décembre ; il neige vers le 20. La plus grande profondeur de la neige est de 22 pouces.

Janvier ; neige.

Février ; neige.

Mars ; il fait un peu moins froid, la neige commence à fondre vers le 15.

Avril ; la neige a disparu vers la fin de mars ; on com-

mence à labourer et à semer. Le temps est favorable aux travaux.

Mai ; ordinairement beau; on fait les semailles.

Les mois de mars, avril et mai constituent le printemps ; le mois d'octobre est le mois d'automne.

Main d'œuvre—Garçons de ferme, $16 par mois £4.
Servantes do 6.00 " £1 4s.
Journaliers de ferme, $1.25 à $1.50 par jour.

Taxes—Aucunes jusqu'à cette année, sauf la taxe des écoles.

Eau très bonne en cet endroit, de source pure ; ailleurs elle est imprégnée d'alcali et a un goût salé.

Sol—Là où l'herbe est courte et douce au toucher, et où le gazon n'est pas épais, la terre n'est pas bonne. Si l'herbe est longue et serrée, le sol est de terre noire, bon terrain. Le fumier des étables est bon pour les terres alcalines. Les terrains alcalins sont collants, l'engrais les rend plus friables.

N. B.—Ceci est contesté. Certaines personnes prétendent que deux récoltes de betteraves absorbent l'alcali ; et d'autres répondent qu'elles n'y font rien.

Les grains se vendent bien aux marchands.

Vaches à lait, en moyenne, valent $35. ou £7. On s'en pourvoit aisément dans le pays. Les vaches sont un mélange de la race du pays et de taureaux de Durham. La paire de chevaux coûte de $250 à $300, soit de £50 à £60. La paire de bœufs, de $140 à $180, ou de £28 à £36. Mme McCorquedale dit qu'une vache donne 100 lbs de beurre de mai à septembre. Prix de 20 cts. à 25 cts. la livre ; produit de la

saison : de £4 à £5. En hiver, le beurre vaut 50 cts. Fromage de lait frais, de 20 cts. à 25 cts.; œufs, de 25 cts. à 30 cts. la douzaine; volailles, $1 pour les jeunes dindons; $3 pour un coq-d'inde; $1 pour un dindon; 25 cts. pour les poules ordinaires; $1 la pièce pour les canards: $5 pour une une couple d'oies,

Nous arrêtons chez M. Joseph Wells Johnstone, venu du comté d'Oxford, Ontario, en 1870, pour s'établir sur sa propriété. Depuis son arrivée au Manitoba, son blé lui a rendu en moyenne 32 boisseaux par acre; mais il a obtenu 52 et 60 boisseaux et 48 boisseaux il y a cinq ans. L'an dernier il a obtenu 20 boisseaux. Il sème 1 boisseau et 5 picotins par acre.

Il trouve que le pays est excellent pour la culture de l'avoine, qui pèse 42 lbs au boisseau et produit 70 boisseaux par acre. A Headingley, il a vu un champ de 10 acres qui a produit 1,010 boisseaux, ou environ 100 boisseaux par acre.

L'orge pèse de 48 à 52 lbs, et un acre produit de 50 à 60 boisseaux. Il trouve un marché à Winnipeg, à 60 milles de distance. Il ne cultive pas de maïs. Prix de l'orge, l'an dernier, 60c; avoine, 50c.; blé, $1; pommes de terre, 50c. le boisseau; beurre, 25c. la livre; lard, 10c, la livre.

Voici son système: commence à labourer le 15 juin, et y travaille jusqu'au 15 juillet. Le laisse en repos jusqu'à l'automne. Ce labourage est aussi peu profond que possible, soit 2 pouces—et des sillons larges de 12 à 14 pouces. Il herse au printemps et ensemence avec le grand semoir. Il a une



batteuse de la force de 10 chevaux ; il fait payer 4½c. pour battre le blé ; 3½c. pour l'orge et 3c. pour l'avoine. Il sème du mil et du trèfle blanc. Le mil réussit à la perfection ; il en a fauché un champ au mois de juillet et il espère le faucher encore avant l'hiver. Les mangels-wurzels et les navets réussissent bien, ainsi que les oignons, carottes, groseilles, gadelles et la rhubarbe. Le sarrasin pousse bien, et aussi les concombres, les melons, les citrouilles et les fraises.

Mai, très agréable.

Juin, très humide.

Juillet, très chaud ; plus chaud que dans l'Ontario ; le thermomètre atteint jusqu'à 100° à l'ombre,

En août, des ondées et un temps frais.

Septembre, bon temps.

Octobre, très bon mois.

Novembre, bon mois ; temps clair, gelées.

Décembre, neige—1 pied en moyenne ; il gèle très fort.

Janvier, très froid ; le thermomètre a gelé l'hiver dernier.

Février, moins froid.

Mars, pas aussi froid ; la neige commence à fondre.

Avril, beau mois.

Le sol est formé de terre végétale reposant sur de l'argile. Eau de source. L'eau est bonne dans la colonie de Boyne. Quand le thermomètre est à 90°, on ne sent pas autant la chaleur que dans l'Ontario, parce qu'il y a toujours une brise fraîche. Bien que l'hiver soit bien froid, on le supporte mieux que dans l'Ontario, parce que le temps est moins changeant. On dit que les Sauvages meurent de la consomption,

mais il attribue ce fait à ce qu'ils se mouillent constamment les pieds.

Il a trois vaches et trois paires de chevaux. Il m'a donné des échantillons d'avoine et de blé. Il a un pommier sauvage qui porte des fruits et dont il est très fier. M. Johnstone ajoute : " Dans l'Ontario, je vivotais; ici j'ai fait de l'argent. "

Partis le lendemain pour Nelsonville, nous sommes rejoints par M. Inman, de la Boyne, qui possède 800 acres de terre. Il nous parle d'une fleur bleue dont la présence indique de bonne eau. Il a payé $10 pour 160 acres et obtenu 160 autres acres au prix de préemption. Il a acheté un bon *scrip* pour le reste. Il a 60 acres en culture.

Le blé rend en moyenne	30	boisseaux	de	60	lbs
L'avoine	"	40	"	34	"
L'orge	"	30	"	40	"
Les pommes de terre	"	250	"	60	"

Il ne fait pas de beurre, mais élève des animaux. Le blé vaut $1 le boisseau ; l'avoine, 65c. ; l'orge, 60c. ; les pommes de terre, 25c. l'automne, et 50c. au printemps ; le beurre, 20c. Le jeune bétail vaut de $7 (£8s), l'automne, à $10 (£2) par tête. Tous frais déduits, le foin revient à $1 (4s) la tonne. Deux tonnes de foin suffisent amplement pour la nourriture d'un animal d'un an, pendant l'hiver. Un bouvillon de trois ans vaut de $35 (£7) à $50 (£10).

En creusant un puits où tous les gens de la ville viennent chercher l'eau potable, M. Nelson, fondateur de la colonie, a

trouvé les formations suivante : Terre végétale, de 18 pouces à trois pieds d'épaisseur ; terre argileuse, de 3 à 4 pieds, puis 5 pieds d'argile grise solide ; puis de la pierre à savon noire. Généralement on rencontre l'eau entre l'argile et la pierre à savon. " Quand on ne réussit pas, " ajoute M. Nelson, " on essaie à un autre endroit. "

Le blé produit de	20 à 30 bois.	par acre.	Poids	par bois.	54 à 66 lbs.
L'avoine "	40 à 90 "	"	"	"	38 "
L'orge "	40 à 50 "	"	"	"	50 "

Les pommes de terre, 200.

M. Nelson est venu au Manitoba en 1877. Le 28 juin il plantait des concombres, des pommes de terres, des choux,—plantes fort délicates et qui ont bien réussi.

Les betteraves, les navets et les mangels-wurzels réussissent bien.

Le jour suivant, M. Nelson me montra des tomates semées le 10 mai et qui semblaient devoir bien mûrir. J'en pris des échantillons, mais ils ne se sont pas conservés. Il me montra des choux-fleurs dont il évaluait le poids à 4 ou 5 livres. Les pommes de terre (*early rose*) se conservent jusqu'à la récolte suivante. On les plante entre le 1er mai et le 1er juin. J'en pris deux échantillons ainsi qu'une pomme de terre plantée le 3 juillet. Lorsqu'on arracha le plant, on trouva dix-sept pommes de terre dont mon échantillon était la plus grosse. Je pris aussi un oignon de moyenne grosseur.

RAPPORT DE M. R. H. B. P. ANDERSON, DE LISTOWELL, COMTÉ DE KERRY, IRLANDE, SUR L'ONTARIO, LE MANITOBA ET LE NORD-OUEST

Il y a quelques mois, plusieurs amis me demandèrent de me rendre au Canada, pour faire rapport sur le pays en général, et le Manitoba en particulier, comme champ ouvert à l'émigration. En conséquence, je quittai l'Irlande en juillet, afin d'arriver en Canada alors que les récoltes sont encore sur pied et constituent le meilleur indice pour juger de la qualité du sol et de la nature du climat d'un pays. Me voici de retour après un voyage aussi agréable qu'instructif. J'ai vu les récoltes sur pied, quelques-unes même coupées ; j'ai vu les travaux agricoles ordinaires en Canada ; j'ai vu le bétail assez tôt après un des plus longs et des plus rudes hivers que l'on ait eus en Canada depuis bien des années, et assez tard pour juger de ce que peuvent faire quelques mois de pâturage dans les prairies de l'ouest. J'ai parcouru des centaines de milles dans les prairies, à l'époque la plus chaude d'un été canadien et je puis parler en connaissance de cause des inconvénients de la chaleur et de ses hôtes malcommodes que l'on appelle les moustiques et les mouches noires. J'ai étudié le système des écoles canadiennes et visité les cultivateurs de l'Ontario et les colons du Nord-Ouest ; en un mot j'ai fait tout ce qui était possible dans la période limitée que j'avais à ma disposition et je suis très satisfait de mon voyage.

SOL

Naturellement, sur une si vaste étendue, le sol n'est pas partout le même ; règle générale, il est formé de terre végétale noire, très riche, aussi maniable que l'argile et reposant sur de la terre argileuse. L'épaisseur de la surface est très variable ; dans quelques endroits elle n'a que dix ou douze pouces ; dans d'autres elle est de plusieurs pieds. L'analyse chimique prouve que le sol est le meilleur possible pour la production du blé, et l'expérience confirme cette assertion. Le sol est très friable et facile à travailler. Comme je l'ai déjà dit, le sol varie de l'argile la plus forte à la terre sablonneuse la plus légère.

PRODUITS

Le blé est le principal produit ; viennent ensuite l'avoine et l'orge. L'avoine semble mûrir trop vite, et bien que le rendement soit considérable, la qualité n'est pas bonne. Les pommes de terre donnent une excellente récolte, qualité et quantité (bien que j'en aie vue d'assez pauvres) ; tous les tubercules viennent parfaitement., Parmi les herbes le mil et le sainfoin réussissent bien. Le trèfle donne une bonne récolte ; la luzerne et le foin de Hongrie réussissent admirablement bien. Comme pour l'Ontario, il serait absurde de vouloir établir une moyenne. Le blé rapporte environ vingt-cinq boisseaux, mais j'ai vu des champs rapporter quarante-cinq boisseaux par acre ; les pommes de terre rapportent de six à huit tonnes, avec la culture la plus élémentaire.

Le climat y est naturellement pour beaucoup ; mais je n'hésite pas à dire qu'un cultivateur intelligent peut obtenir, au Manitoba, de meilleures récoltes qu'en Angleterre, et cela avec moitié moins de travail. L'herbe qui pousse naturellement est une nourriture excellente pour les bestiaux. L'élevage des moutons se généralise de plus en plus. Chose curieuse, les moutons semblent préférer les herbes les plus grossières. Je doute que Manitoba produise jamais beaucoup de fruits ; cependant les fraises, les framboises, les groseilles et les prunes y viennent abondamment à l'état sauvage, et j'ai vu des pommiers qui pouvaient à peine porter leurs fruits ; mais les pêches et le raisin ne viennent pas. Melons et tomates viennent bien en plein air, mieux que dans l'Ontario. Les légumes abondent. Les Mennonites cultivent, en avant de leurs maisons, des fleurs qui font un très bel effet.

CULTURE

Juin et juillet, et dans une année humide, partie d'août constituent l'époque où l'on défriche la prairie ; l'herbe est pleine de sève et sèche vite au soleil quand on l'a renversée ; le sol est humide et le labourage facile. On ne fait qu'enlever légèrement les mottes de terre, le plus légèrement le mieux ; on fait des sillons d'environ quinze pouces de large. L'automne ou le printemps on relève les sillons, la charrue enfonçant à peu près trois pouces. Au printemps on sème, souvent sans nouveau labour, puis on fait passer la herse, puis le rouleau, Entre le 15 avril et le 15 mai, on sème le blé ; le plus tôt le mieux ; on sème l'avoine jusqu à la fin de



mai et l'orge jusqu'à la fin de juin. J'ai vu bien réussir de l'orge qui avait été semée le 10 juillet. La quantité de semence est à peu près la même pour ces deux grains, savoir deux boisseaux par arpent. La récolte commence au milieu d'août; on peut semer des pommes de terre et des navets jusqu'au 20 juin, et les labours d'automne, le grand secret du succès, peuvent se continuer jusqu'au 20 de novembre. La récolte du foin, en juillet, est une affaire très simple. Le foin de prairie coûte environ un dollar la tonne, mis en meule; comme pis aller, on peut en faire une récolte sur la terre labourée pour la première fois; mais si ce n'est comme pis aller, on ne doit pas faire cette récolte, car elle sera toujours pauvre. Les instruments aratoires sont très bien faits, construits surtout pour économiser la main-d'œuvre. Un homme avec une charrue à défricher et un bon attelage, peut défricher ou remblayer un acre et demi ou deux acres par jour, et avec une charrue double et quatre chevaux, le double de cette étendue. Avec une moissonneuse automatique servie par deux hommes, on peut couper et mettre en gerbes de douze à quinze arpents par jour. Le fumier ne sert à rien; on le transporte à la rivière la plus prochaine ou on le brûle; les Mennonites en font une espèce de combustible. Le sol n'en aura pas besoin et même ne pourra pas le supporter avant plusieurs années. Toute l'habileté de nos cultivateurs anglais et écossais n'est pas nécessaire dans ce pays; mais il est prouvé que l'habileté et les soins sont amplement récompensés; le cultivateur n'a pas à craindre d'être désappointé au Manitoba; j'ai, dans mes notes, les noms de quatorze cultivateurs

qui réussissent bien et qui m'ont dit n'avoir jamais quitté les villes avant de venir au Manitoba.

BÉTAIL, MOUTONS ET CHEVAUX

Ils réussissent bien en dépit des longs hivers pendant lesquels il faut les mettre à l'abri. L'élève des bestiaux est profitable, le foin est abondant et suffit aux animaux, Je ne vois pas pourquoi l'on n'en expédierait point en Angleterre lorsque le chemin du Pacifique sera construit. Actuellement, les animaux de bonne race sont comparativement rares au Manitoba; mais le nombre en augmente tous les jours. On a beaucoup exagéré le danger que la menche aiguë offre pour les moutons : la principale cause de ce danger est la négligence des cultivateurs ; cette herbe n'est pas commune et l'on peut aisément la détruire en la faisant manger par les animaux lorsqu'elle est jeune ou en passant la faucheuse là où il s'en trouve. On a dit que l'entretien des chevaux est difficile au Manitoba ; on résoudra la difficulté en se procurant beaucoup de foin et d'avoine pour les chevaux qui ne peuvent pas vivre de l'herbe des prairies. Les mules sont très belles et mesurent jusqu'à dix-sept mains ; on peut les engraisser avec l'herbe de la prairie et elles conviennent beaucoup mieux que les chevaux au pays dans son état actuel (tant qu'on ne cultivera pas plus de mil et d'avoine) ; toutefois elles sont beaucoup plus chères. Mais les bœufs sont surtout précieux pour le cultivateur : il ne peut point s'en passer pour les défrichements : ils sont puissants et actifs ; leur entretien ne coûte rien et ils se vendent moins cher que

les chevaux et les mules. Un bœuf coûte £14, un cheval £25, et une mule £35, environ. Les bonnes vaches à lait valent environ £8, les moutons de 12s à 18s la pièce. Quant aux porcs, il réussissent bien comme partout ailleurs. A 80 milles de Winnipeg, j'ai vu des berkshires importés de l'Ontario et qui semblaient contents de leur sort. Les maladies des bestiaux, communes en Irlande, sont inconnues ici, et il n'y a point de maladies indigènes.

CLOTURES

Elles sont faciles à faire. J'ai vu deux hommes construire, dans une journée, une clôture de deux milles anglais de long. Les clôtures en zigs-zags sont très communes.

CONSTRUCTION

Elle n'est pas aussi difficile que je pensais. Moyennant £15, environ, et en fournissant son travail et celui de ses bœufs en engageant les services d'un homme qui sait construire une maison de madriers, un colon peut construire une maison de 18 × 22 pieds à l'intérieur, avec bon grenier au-dessus, bien couverte en chaume, les crevasses étant bien remplies d'argile à briques et la maison bien blanchie au dehors. Ces huttes sont chaudes et confortables. Les maisons mieux finies sont dispendieuses, parce que le bois est rare et cher au Manitoba. Cependant l'argile à briques est commune et je crois que, bientôt, l'on fera un grand usage de la brique. A Winnipeg, les maisons de bois font rapidement place à de jolies maisons de brique.

ÉCOLES ET TAXES

Au Manitoba, elles sont si légères que ce n'est pas la peine de les mentionner ; elles ne representent que quelques deniers par arpent. Là, comme dans l'Ontario, les écoles sont entretenues à l'aide des taxes ; elles ne sont pas encore nombreuses, mais suffisent aux besoins du pays, et leur développement suivra celui du pays.

CONCLUSION

Pendant mon séjour en Canada, je me faisais constamment deux questions : 1o. Pourquoi les Canadiens visitent-ils l'Irlande ? Si c'est pour voir les paysages, ils font erreur, car leur pays nous surpasse de beaucoup à cet égard. Si c'est pour mieux apprécier leur pays au retour, ils ont raison. 2o. Pourquoi les Irlandais préfèrent-ils la misère chez eux à l'abondance dans ce grand nouveau-monde ? Je sais que nombre d'irlandais émigrent au Canada ; mais je me demande pourquoi leur nombre ne se quadruple pas, pourquoi l'on ne voit pas se rendre au Canada des hommes qui réussiraient certainement, je veux parler de ceux qui savent travailler et qui possèdent un petit capital. Si l'espace me le permettait, je pourrais mentionner nombre d'Irlandais partis pauvres de leur pays et qui sont maintenant à l'aise, d'autres puissamment riches ; mais pourquoi entrer dans ces détails ? Quelle est la famille irlandaise qui n'a pas de parents de l'autre côté de l'Atlantique et qui n'a pas bien souvent reçu d'eux des nouvelles bien encourageantes de ces émigrés, sous forme d'une



traite sur la banque ? Mais, je regrette d'avoir à le dire, les traites sont trop souvent le fruit de travaux qui ne profitent qu'à d'autres ; l'Irlandais se fixe trop souvent dans les grandes villes, où il travaille rudement pour les gages, tandis que l'Anglais, l'Ecossais et l'Allemand s'emparent des terres et deviennent indépendants et prospères. Cela ne devrait pas être. Si l'on me demande qui doit émigrer au Manitoba et au Nord-Ouest, je répondrai sans hésiter: tout homme qui veut émigrer pour une raison ou une autre, qui ne craint pas de mener une rude vie pendant quelques années, et dont la famille peut, pendant quelque temps, se passer de servantes. Cet homme s'il a de l'energie, réussira avec le temps ; mais s'il a en poche £100 ou £200, il peut espérer avoir, dans un avenir immédiat, la prospérité et un "chez lui." Les gens qui redoutent la fatigue et les moustiques, les ivrognes aussi, feront mieux de rester chez eux ou de se jeter à la mer, pendant la traversée, car ils ne réussiront jamais.

En se rendant au Manitoba, il ne faut pas non plus s'exagérer la perspective ; ce serait s'exposer à de grands désapointements. L'émigrant a bien des obstacles à vaincre, bien des moments durs à passer, mais rien qu'un peu d'énergie ne puisse surmonter, et, en outre, la récompense est sûre et prochaine. L'hiver est très froid, l'été excessivement chaud, les chemins sont mauvais, il y a les moustiques, les sauterelles quelquefois la grêle en été, les feux de prairie, parfois des gelées au printemps ; mais je citerai la réponse d'un colon auquel j'énumérais tous ces désavantages : " Peu m'importent tous ces inconvénients ! Ils ne m'empêchent pas de vivre et de bien

vivre. " Il avait raison ; le sol le plus fertile ne coûte rien. Le climat est bon pour l'homme, les animaux et les récoltes ; les faits en sont la preuve. La population est paisible, les produits se vendent bien, et, dans quelques années, le pays sera en communication avec les marchés anglais. Alors, le colon se félicitera de s'être fixé dans cette région qui lui aura donné l'abondance et où il se trouvera plus rapproché de ses amis et parents d'Europe que dans aucune autre colonie.

RAPPORT DE M. PETER IMRIE

DE CAWDER-CUILT, MARGHILL, LANARK

Je commencerai par dire aux personnes qui voudront émigrer au Canada, que la traversée de l'Atlantique (du moins par la ligne Allan) est parfaitement agréable. Dans les premières cabines intermédiaires, on est très convenablement, et dans l'entrepont, assez bien, avec une nourriture bonne et abondante. J'ai examiné toutes ces choses par moi-même et j'en ai causé avec les passagers des différentes catégories.

Quant à la terre naturellement sèche, dans la vallée de la rivière Rouge, au Manitoba, je puis dire qu'il n'en existe point d'autre pareille. La moyenne des récoltes de blé qu'elle rapporte, ne serait pas, il est vrai, jugée bien considérable en Angleterre ; mais ce n'est point la faute du sol. Les cultivateurs trouvent, je suppose, plus d'avantage à défricher imparfaitement une grande étendue, qu'à cultiver avec soin une étendue moindre. C'est ainsi qu'ils semblent disposés à tra-



vailler, dans tous les cas. Mais, somme toute, l'étendue cultivée est encore insignifiante en comparaison de celle qui est encore à l'état inculte.

Environ 40 boisseaux par arpent est le meilleur rendement dont j'aie eu connaissance, même dans la vallée de la rivière Rouge, et je doute que le rendement de cette année dépasse de beaucoup la moitié de ce chiffre, parce qu'on n'a pu faire les semences que très tard et par un temps excessivement humide. Mais avec une culture réellement bien étendue, en mettant un peu d'engrais et laissant, de temps à autre, quelques lots en friche, je ne puis m'empêcher de croire que le rendement moyen de blé, des terres sèches de la vallée de la rivière Rouge, devrait atteindre 50 boisseaux, ou même davantage dans la moitié nord de la vallée. Plus vous approchez du sud, moins le sol est riche et plus il est sec, jusqu'à ce que, tout à fait au sud, dans les Etats du Minnesota et du Dakota, il devienne très sablonneux. Cependant tout le sol du Manitoba est suffisamment riche.

A propos de bétail, je doute qu'il forme jamais une partie importante de l'exploitation agricole, dans la vallée de la rivière Rouge. La longueur de l'hiver et la nécessité de tenir les bestiaux à l'étable font qu'il sera toujours dispendieux d'élever des bestiaux, comparativement, du moins, à ce qu'il en coûtera dans le *Far West*, au pied des Montagnes Rocheuses, où les hivers sont beaucoup plus doux et où l'on n'est jamais obligé de tenir les bestiaux à l'étable. Un fait certain, c'est que, pour le moment, les bestiaux sont très rares dans toute la région. A part les inconvénients signalés, la culture

du blé est celle qui, pour le moment, doit enrichir cette région qui n'a point, sous ce rapport, de rivale dans le monde. On peut même dire la culture du blé et celle des pommes de terre ; toutefois, ce tubercule ne convient pas aussi bien pour l'exportation. Les navets, les carottes et autres légumes atteignent un très grand développement. Je n'ai pas vu de champ de fèves et, pourtant, je ne puis m'empêcher de dire que le sol leur est favorable et que, de temps à autre, on ferait bien d'en semer alternativement avec le blé. L'avoine donne un très fort rendement par arpent, mais elle ne pèse pas beaucoup au boisseau ; elle mûrit trop vite. Il est probable qu'on en trouvera bientôt une variété plus convenable pour le climat. De même pour le blé ; ce serait un grand avantage pour cette région, si l'on pouvait en découvrir une variété qui supporterait l'hiver ; aujourd'hui on n'y cultive que le blé de printemps. Les travaux se trouveraient mieux répartis si l'on pouvait semer le blé d'automne, et nul doute aussi que la récolte serait plus abondante.

Je parlerai maintenant du Territoire du Nord-Ouest, ou doivent se rendre les émigrants qui veulent obtenir des concessions gratuites.

La Grande Plaine que nous atteignons après une demi-journée de marche à travers la région mixte susmentionnée, offre un aspect presque aussi monotone que la vallée de la rivière Rouge. Point d'arbres, point de cours d'eau, mais de l'eau en abondance dans les puits. Plusieurs colons sont établis sur la plaine, où il y a place pour un grand nombre d'autres. Le sol paraît bon et sec, mais il est un peu trop sablon-



neux. Toutefois, les terrains noirs ont une bonne épaisseur, peut-être 19 pouces en moyenne, et les récoltes ont une belle apparence et un bon poids; le blé rappporte environ 20 ou 25 boisseaux à l'arpent. L'herbe n'est pas très forte en cet endroit, le sol est trop sec et trop sablonneux pour cela. La superficie de cette plaine est d'environ mille milles carrés. Je n'y ai pas vu beaucoup de terrains humides, pas plus qu'il n'en faut pour produire du foin en quantité suffisante. Somme toute, c'est un assez bon endroit pour s'y établir. Mais naturellement, le sol ne conservera pas aussi longtemps ses qualités que s'il était plus lourd.

RAPPORT DE M. GEORGE BRODERICK,

DE HAWES, WENSLEYDALE, YORKSHIRE

" Mardi soir, dans la salle de l'école des commissaires, Hawes, une nombreuse assemblée était réunie pour recevoir le rapport de M. Broderick, relativement au voyage qu'il a fait au Canada, comme délégué des fermiers de Wensleydale pour étudier les ressources que ce pays offre à l'émigration. Cette question préocupe vivement l'opinion publique, comme on l'a pu voir par l'intérêt qu'elle a suscité mardi soir.

Ce n'est que depuis six ans que l'on a fait convenablement connaître le Nord-Ouest britannique, et depuis lors, un nouvel état de choses s'est manifesté. Nombre de Canadiens vendent aujourd'hui leurs terres et se rendent dans ce Nord Ouest, au lieu de se rendre aux Etats-Unis. Nombre d'émi-

grants quittent l'Angleterre et l'Ecosse, voire même les Etats-Unis, pour s'y rendre. Une voie ferrée relie Winnipeg au chemin de fer " Northern Pacific " , et une autre grande ligne, appelée le Pacifique Canadien, est en voie de construction et atteindra bientôt les côtes de l'océan Pacifique, ce qui ouvrira complètement une immense région ; on s'occupe aussi à tracer plusieurs embranchements de cette grande ligne. Il en résultera que, pendant longtemps, une immigration considérable prendra cette direction.

Nous visitons la propriété de M. Brown, homme très affable, venu de l'Ontario il y a environ huit ans. Il nous dit que l'un de ses champs avait donné des récoltes pendant 17 ans lorsqu'il l'a acheté. Il a fait la 18e récolte qui lui a donné 40 boisseaux de blé par arpent. Ce même champ n'a pas encore reçu d'engrais, et cette année on y a récolté de bon blé. Mais il croit que la récolte de blé n'a pas dépassé 30 boisseaux par arpent depuis qu'il est établi sur cette propriété. Il croit qu'en employant de l'engrais et adoptant la culture perfectionnée suivie en Angleterre, on obtiendrait aisément 40 boisseaux de blé par arpent. Il y a quelques bons tubercules, et un champ de trèfle semé à son arrivée et qui rapporte depuis ; il croit que le trèfle ou le mil (notre *fox-tail*) s'accommode parfaitement du climat. Sur la propriété, le sol a d'un à deux pieds d'épaisseur.

MÉMOIRE FOURNI PAR M. JAMES RIDDELL,

DE MIAMI, MANITOBA, ET AUTREFOIS DE HUNDALEE, JELBURGH, ECOSSE, QUI RÉSIDE TEMPORAIREMENT À CETTE DERNIÈRE ADRESSE

Le haut commissaire de la Confédération canadienne m'a suggéré l'idée d'écrire un mémoire rapportant ce que je connais personnellement du Manitoba et du territoire du Nord-Ouest, pour l'avantage des personnes qui voudraient aller s'établir dans ces régions. En m'acquittant de cette tâche, je bornerai principalement mes observations au Manitoba, où j'ai résidé près de quatre ans.

Les émigrants qui ont le plus de chance de réussir, au Manitoba et dans les territoires du Nord-Ouest, sont ceux qui veulent se livrer à l'agriculture, car cette région est encore purement agricole. Les hommes pratiques et qui n'hésitent pas à mettre eux-mêmes la main à la charrue, auront surtout de grands avantages. Grâces à la richesse du sol, la culture ne coûte que peu de travail; cependant ceux qui veulent cultiver d'après toutes les règles d'un bon système, sont certains d'obtenir ample compensation de leurs efforts. Il est donc certain que le cultivateur anglais peut exploiter les terres de l'ouest du Canada à son plus grand avantage personnel et à celui du pays.

Voici comment on prépare la récolte sur une terre améliorée; On laisse pousser l'herbe pendant quelque temps, soit jusqu'au milieu de mai ; puis on laboure à environ deux pouces de profondeur, par exemple, et l'on peut con-

tinuer les labours jusque vers le 1er juillet. On laisse la terre dans cet état jusque vers la fin de septembre, époque à laquelle on relève les sillons en y ajoutant un pouce ou deux d'épaisseur.

Dans cet état, le sol est prêt à recevoir la semence du blé ou d'autres grains. On doit veiller à ne pas labourer trop profond la première et la seconde fois—erreur que les cultivateurs européens commettent invaribalement, ce qui donne trop de développement à la paille. La graine de lin réussit très bien après le premier labour, au mois de juin, et cette graine est précieuse pour la nourriture des bestiaux. Sur les terres sèches, sitôt que la neige est fondue et que le sol est dégelé à quelques pouces de profondeur au printemps suivant, on doit semer le blé ; on fera suivre cette récolte d'orge et d'avoine. On se sert généralement de grandes charrues de 8 à neuf pieds de large, ayant des couteaux légers ; on trouve qu'on économise ainsi beaucoup de semence. Voici les quantités de semence que l'on met au semoir : 1 boisseau et 1 *peck* par arpent ; avoine, 2 boisseaux ; orge, 1½ boisseau. La végétation est rapide et la récolte commence généralement vers le milieu d'août.

Les moissonneuses que l'on emploie mettent le blé en gerbes et le lient automatiquement. Elles sont plus légères que celles de fabriques anglaises, et cependant peuvent être employées à de lourds travaux. Il faut engerber le blé presqu'aussitôt qu'il est coupé parce que la paille est sèche et cassante ; mais on laisse ordinairement l'avoine un jour sur le champ avant de la lier. Le système employé en Canada pour ces



travaux vaut décidément mieux que celui que l'on pratique en Angleterre et en Ecosse; un seul homme fait le lien, lève et lie sa gerbe. Pour une récolte moyenne de blé, (soit 25 boisseaux par arpent,) quatre hommes peuvent lever et lier ce que coupe une moissonneuse automatique, soit la récolte de dix à douze arpents dans une journée. Une fois les mois de juin et de juillet passés, il ne pleut presque point, en sorte qu'on ne couvre pas les meules de blé, car on commence à battre sitôt que les labours sont arrêtés par la gelée.

On peut louer des moissonneuses mues par un cheval ou par la vapeur en payant tant par boisseau ou par arpent.

Je donne ici le prix de revient du blé, chez nous, pour les années 1879 et 1880, ainsi que le rendement moyen de ces deux récoltes.



D'abord, le prix de revient, que je calcule d'après les prix du contrat pour l'exploitation :

Labours		$ 2 00
Semence		0 90
Semailles et hersage		0 50
Récolte	Coupe .... $0.65 Gerbes .... 0.85 Tas .... 0.35 Trans. et mise en meu. 1.10	2 95
Battage		1 70
		$ 8 05-£1 13 1
Moyenne des récoltes de 1879-80, 28 boisseaux par arpent à 75c		21 00-£4 6 3
		$12 95-£2 13 3

Prix de revient, 1s. 3d. par boisseau, ce qui laisse une marge de près de $13 par arpent.

Ces chiffres dépassent le rendement actuel du blé au Manitoba ; mais je crois qu'avec une culture intelligente et des saisons favorables, la moyenne atteindra ces chiffres ou les dépassera même.

L'élevage des bestiaux donnera probablement de bons profits, car il entraîne peu de dépenses. Les bestiaux se maintiennent en bon état durant l'hiver (quand on a la précaution de les abriter contre le vent) en se nourrissant du foin des marais que l'on a toujours en abondance, quelque temps qu'il fasse pendant la saison. On le coupe en luillet ou en août ; ce fourrage est d'autant meilleur qu'il est coupé plus tôt. La récolte de ce foin ne revient pas à plus de $1 la tonne, et les bestiaux des différents âges en consomment généralement 2½ tonnes pendant l'hiver. Actuellement, les bestiaux peuvent paître librement sur toutes les terres qui ne sont pas clôturées et ils y trouvent toutes sortes d'herbages, ainsi que des lentilles et pois sauvages. La meilleure époque pour faire vêler les vaches est la fin d'avril. Les jeunes vaches se vendent $35 la pièce ; les jeunes taureaux, prêts à travailler, de $50 à $60.

L'élevage des moutons donne aussi de bons profits. On peut les laisser dehors pendant l'hiver et ils engraissent à manger le foin coupé sur la prairie sèche, lequel est plus fin que le foin des marais. Le croisement des lincolns et des cotswolds donne les résultats les plus avantageux. Le mouton se vend 12 centins la livre, et la laine de 30 à 35 centins.

On a prétendu qu'il était impossible de vivre sous notre climat. Il faut admettre que les hivers sont plus rigoureux qu'en Angleterre. Mais l'air est si pur et si sec que l'on ne souffre pas beaucoup du froid.

On a dit que le Manitoba et les territoires du Nord-Ouest deviendraient le grenier du monde. Le développement rapide de cette région, le capital et l'habileté que l'on emploie déjà pour y cultiver le sol, les villes et les villages qui y surgissent tous les jours, sont déjà des preuves manifestes que cette prédiction pourrait bien se réaliser.

En 1874, la population de Winnipeg n'était que de cinq mille habitants; elle a amplement doublé depuis cette époque.

Emerson, Portage-la-Prairie, Nelsonville et Rapid-City sont aussi devenues des localités importantes.

EXTRAIT DU LIVRE D'ALEXANDER ROSS—L'ÉTABLISSEMENT DE LA RIVIÈRE-ROUGE, FONDATION, PROGRÈS, ÉTAT PRÉSENT PUBLIÉ EN 1856

La houe fut mise à contribution et la petite provision de blé de semence obtenue au fort Alexandre, sur la rivière Winnipeg, rapporta fort bien. De la semence d'un gallon, l'un des immigrants récolta *douze minots et demi*.

L'essai de la charrue eut un succès considérable; le rendement moyen du blé fut de *soixante-huit* minots, dans le sol cultivé à la houe, et de quarante-quatre dans le sol labouré,

Aucun pays ne fournit de plus belles génisses d'un et deux ans que la rivière Rouge ; cet âge passé, elles se développent peu et les vaches sont rarement robustes, ce qui est dû à ce qu'elles rapportent trop jeunes.

Toute espèce de grains vient bien dans le pays et mûrit à perfection ; mais le blé est cultivé de préférence et on le sème invariablement au printemps.

J'avais un petit champ qui pouvait contenir *dix minots de semence.* Je le fis engraisser et labourer dans l'automne, et le labourai de nouveau avant de semer au printemps. La saison étant favorable, je récoltai 255 minots. Un de mes voisins, ayant essayé la même chose, récolta 140 *minots* pour 6 *minots* de semence. Un second champ qui avait été laissé en jachère pendant deux ans durant lesquels il avait été labouré trois fois, rapporta une première récolte de 280 *minots* de blé pour 8 *minots de semence.*

Le trèfle blanc vient bien, dit-on, mais est peu en usage. Le mil est la seule herbe artificielle cultivée avec quelque succès et il vient bien. En réalité, l'état actuel de la Rivière-Rouge, avec ses immenses terres incultes et la profusion de ses pâturages naturels, n'invite guère à des cultures artificielles. Les pâturages naturels sont si riches et si facilement exploités, que ce serait une vraie perte de temps et de travail que d'y cultiver des produits étrangers.

Le mil vient bien, mais on ne s'en sert que peu, vu que le fourrage naturel est aussi bon et est produit sans travail. La Rivière-Rouge est particulièrement propre à l'élevage des bestiaux et bien que les vaches n'y donnent générale-



ment pas autant de lait qu'en Angleterre, au Canada et aux Etats-Unis, elles ont cependant un lait très-riche. Une bonne vache bien nourrie à l'herbe donnera sa livre de beurre par jour. L'auteur lui-même, en ayant fait l'expérience, obtint d'une de ses meilleures vaches 24½ livres de beurre en 35 jours.

Rien n'a encore été fait ici dans le but de nourrir à l'étable et d'engraisser le bétail pour la boucherie. Les bestiaux errent en liberté dans la plaine jusqu'à l'automne ; on les tue alors et beaucoup de ces bestiaux seraient considérés comme gras dans n'importe quel pays. Une vache de sept ans, appartenant à l'auteur, tuée il y quelque temps, a donné 105 livres de beau suif fondu.

EXTRAIT DU RAPPORT DE L'HON. DONALD GUNN, FERMIER PRATIQUE, DANS SON TÉMOIGNAGE DEVANT UN COMITÉ DE LA CHAMBRE D'ASSEMBLÉE EN 1857

Le sol de la Rivière-Rouge se compose de débris de granit et de pierre calcaire, avec une forte proportion de matière végétale en décomposition. Il a de 12 à 18 pouces de profondeur et repose sur un lit épais de glaise visqueuse, de couleur bleuâtre et presqu'imperméable. Le côté ouest de la rivière peut s'appeler terre à prairies, et la partie est se compose de terres à bois. Notre sol est très fertile ; bien cultivé, il donne des récoltes considérables d'un excellent blé pesant de 64 à 70

livres par minot impérial. Le rendement par arpent est souvent de *soixante minots*, quelquefois davantage, et quand il tombe au-dessous de 40 (1) minots par arpent, nous nous plaignons de petites récoltes. L'on a vu des pièces de terre produire vingt récoltes successives de blé, et cela sans jachère ni engrais; mais généralement nous nous bornons à cinq ou six récoltes successives de blé, puis nous semons en orge et laissons une année en friche.

Ces récoltes excessives ne ruinent pas la terre; mais les mauvaises herbes croissent malgré nos efforts et nous obligent de labourer pour les détruire. L'orge vient bien si la terre n'est pas trop riche ou la saison trop pluvieuse, dans ce dernier cas, elle pousse en orgueil, se renverse et n'épie pas. L'orge pèse de 48 à 55 livres par minot impérial. L'avoine vient bien et donne de bons bénéfices. Le maïs, les pommes de terre, la betterave, l'oignon, la carotte et les navets y sont cultivés et payent bien. Le sol est excellent pour le lin et le chanvre. Les bêtes à cornes engraissent bien et ne sont pas sujettes aux maladies. Les chevaux y sont en aussi bon état que dans n'importe quel autre pays, errant en liberté à travers les bois, l'hiver comme l'été; ils s'y maintiennent en excellente condition.

Le climat et le sol semblent particulièrement bien adaptés et favorables aux moutons. Il y a 28 ans qu'on en élève dans le pays et je n'ai jamais vu ni entendu parler de maladies par-

(1) Ces chiffres sont un peu plus hauts que les précédents. On se rendra compte de la différence, si l'on considère que le témoignage de M. Gunn a été donné dans un temps où les meilleures terres seules étaient cultivées.



mi eux. Bien nourries, les brebis donnent des toisons de 2 livres à 3½ livres; les moutons donnent des toisons beaucoup plus pesantes. La laine est de bonne qualité, quoique pas pas très fine.

EXTRAIT DU LIVRE DU PROFESSEUR HENRY YOULD HIND, — *RAPPORT SUR L'EXPLORATION DU PAYS SITUÉ ENTRE LE LAC SUPÉRIEUR ET L'ETABLISSEMENT DE LA RIVIÈRE-ROUGE*, IMPRIMÉ PAR ORDRE DE LA LÉGISLATURE EN 1858

J'avais d'avance été informé du succès prodigieux qu'obtenait M. Gowler dans la culture du blé, mais, en questionnant, je trouvai qu'il avait pour habitude de ne pas faire de suite deux récoltes de blé; il avait eu jusqu'à *soixante-six* minots à l'arpent. Ses navets (de Suède) étaient magnifiques; il y en avait quatre qui pesaient soixante-dix livres; deux, trente-neuf livres; et deux autres, trente et une livres. Une partie de la récolte de patates était encore en terre; elles surpassaient de beaucoup en quantité, en qualité et en dimension tout ce que j'avais vu auparavant. M. Gowler eut la complaisance d'ouvrir un sillon sous mes yeux: il y avait à chaque pied, 13, 14 et 16 patates d'une grosseur moyenne de 3½ pouces. Semées le 1er juin, les patates étaient bonnes à manger le 16 ou le 18 août. Le blé-d'Inde vient bien sur la ferme de M.

Gowler et des oignons d'une rare grosseur croissaient dans son jardin. Il avait eu, cette année-là, une splendide récolte de melons, murs le 1er septembre, ayant semé la graine en plein air vers la fin de mai. Lors de ma visite, il n'y avait plus de melons, mais j'eus plusieurs fois l'occasion d'en goûter au fort Garry et ailleurs, sur l'Assiniboine et à la Rivière-Rouge. Partout ils avaient mûri en plein air sans autres soins que le sarclage, depuis le commencement jusqu'à pleine maturité.

On sème les patates du 22 au 26 mai. La récolte des patates ici (à la mission sauvage) est vraiment magnifique. J'eus l'avantage de voir le rendement d'un petit champ et, certes, l'on ne pouvait rien désirer de mieux au double point de vue de la quantité et de la qualité. Toutes les patates étaient nettes et saines. Avec la permission de M. Cowley, je pris au hasard quatre patates sur un vaste tas qui en contenait plusieurs aussi grosses que celles que j'avais prises sans choix spécial; pesées avec soin, je trouvai une moyenne de dix onces chacune (10.1 onces); l'expérience me prouva que c'étaient d'excellentes patates de table.

Dans les vastes jardins bien cultivés qui dépendent des forts d'En Haut et d'En Bas, chaque variété de légumes, qui viennent généralement en Canada, florissait dans la plus grande abondance. Les choux-fleurs, les fèves de Windsor, le céleri, les betteraves, plusieurs variétés de choux, en un mot toutes les légumes désirables s'y trouvaient en profusion et y étaient d'une excellente venue. Enfin, ce qui n'est pas de peu d'importance relativement au climat d'été, j'eus la bonne for-



tune de voir et de goûter des melons de variétés différentes ne plusieurs parties de l'établissement. Chaque fois que je m'informai, je découvris qu'ils avaient mûri en plein air, sans autre soin que de disposer le terrain en petits monticules. La graine avait été mise en terre dans le mois de mai et le fruit avait été recueilli vers la fin d'août. Dans le jardin appartenant au généreux et hospitalier recorder et gouverneur de l'Assiniboine, James Johnston, écr, un petit coin de terre ne rapporta pas moins de 103 melons. Quand j'eus l'occasion de constater cet exploit d'horticulture, 56 melons avaient été oueillis et il en restait 57 près d'atteindre leur maturité. Je n'ai pas mesuré la couche, mais au meilleur de mon souvenir, elle n'avait pas plus de 25 pieds de long sur 10 à 12 de large. M. MacKenzie me dit que d'une seule graine il avait récolté cette année-là 30 melons. Le 10 août, l'un d'eux pesait 6 livres.

Le blé est la principale récolte de la Rivière-Rouge. On le cultive si généralement et la qualité en est si bien et si universellement établie que je n'ai pas besoin d'en parler longuement. Dans les bonnes années, le blé est mûr et prêt pour la faucille trois mois après son ensemencement. Je crois probable que d'autres variétés du Canada ou de la Nouvelle-Angleterre mûriraient plus vite encore et c'est l'opinion de plusieurs des meilleurs colons du Nord-Ouest. Il n'y a pas de fait avéré d'une manière plus satisfaisante que l'admirable adaptation du climat et du sol de la vallée de l'Assiniboine à la culture du blé. *Quarante minots par arpent est un rendement ordinaire dans la terre nouvelle*, et j'ai dit que

M. Gowler avait eu 56 minots à l'arpent, sans autre travail que de profondes rigoles pour égoutter le riche terrain de la prairie.

TÉMOIGNAGE DE L'HON. M. SUTHERLAND

LE NORD-OUEST ET LA COLONIE AGRICOLE

SALLE DU COMITÉ, CHAMBRE DES COMMUNES,

Lundi, 3 avril 1876.

L'hon. John Sutherland, sénateur, de Kildonan, Manitoba, comparut devant le comité et, en réponse aux questions qui lui furent adressées, dit :

J'ai demeuré toute ma vie dans le Nord-Ouest. Je suis né dans les limites de la ville de Winnipeg. J'ai cinquante-trois ans. Je suis un cultivateur pratique.

D'après ma longue expérience en cet endroit et d'après ce que j'ai vu dans d'autres provinces, j'en suis venu à la conclusion que le sol et le climat et autres avantages naturels de Manitoba favorisent le succès de l'agriculture et qu'un pauvre homme peut y vivre plus aisément qu'ailleurs dans le Dominion.

La profondeur ordinaire des dépôts d'alluvion sur la prairie est d'environ deux pieds et demi, et sur les bas-fonds de deux pieds et demi à vingt pieds. L'herbe naturelle y est très nutritive et l'on peut hiverner les animaux sans leur



donner du grain ; ce n'est pas l'habitude non plus de les nourrir au grain, excepté les vaches laitières ou le bétail à l'écurie.

Le rendement ordinaire du fourrage de la prairie au temps ordinaire de la fenaison est en moyenne de trois à quatre tonneaux par arpent. L'herbe croît ordinairement de cinq ou six pieds, et malgré sa consistance dure, elle est très nutritive.

Je considère le Nord-Ouest comme très propre aux produits de la laiterie, car nous avons plusieurs milles de prés naturels par tout le pays, et nous pouvons y couper et préparer le foin pour environ $1 la tonne. Nous avons de cinq à six variétés d'herbes qui sont très propres à nourrir les animaux à l'engrais, pendant que quelques autres n'offrent pas le même avantage.

La moyenne du rendement et des prix du grain est comme suit :

Blé, environ	30	minots par arpent,	prix,	$1.00
Avoine,	40	"	"	30 à 40c.
Orge,	35	"	"	60 à 70c.
Pois,	50	"	"	60 à 70c.

Le sol et le climat sont très favorables à la culture des légumes. On dit que nos patates sont les meilleures qui existent au monde. Le blé-d'Inde (*maïs*) n'est pas cultivé aussi en grand et je pense que le gros ne peut être cultivé avantageusement, mais que le petit peut l'être profitablement.

C'est l'habitude de labourer en automne, mais j'ai généralement trouvé nécessaire d'ameublir le sol au printemps avant de semer, pour empêcher la venue des mauvaises herbes.

Je regarde Manitoba comme très propre à l'élevage des moutons, et d'après mon expérience, la chose est profitable.

J'ai récolté par arpent soixante minots de blé du printemps pesant soixante-six livres par minot ; la terre avait été bien mesurée et le grain soigneusement pesé. J'ai aussi reçu de bonne source des nouvelles me disant qu'un seul minot de blé semé en avait produit soixante-dix (70).

AGRICULTURE PRATIQUE AU NORD-OUEST

RAPPORT DE M. KENNETH CAMPBELL

Les demandes et réponses qui suivent constituent un rapport des connaissances de M. Kenneth Mackenzie, cultivateur qui émigra de la Province d'Ontario pour aller s'établir dans Manitoba. C'est en 1873 que M. Mackenzie écrivit ses réponses aux questions qui lui avaient été adressées :—

Q. Depuis combien de temps demeurez-vous à Manitoba ?

R. Quatre ans.

Q. De quelle partie d'Ontario ou de la mère-patrie avez-vous émigré ?

R. D'Ecosse, en 1842, j'avais alors vingt ans ; j'ai résidé vingt ans à Puslinch, comté de Wellington.

Q. Combien d'arpents de terre avez-vous en culture en ce moment ?

R. Cent quarante arpents d'ensemencés et environ soixante arpents de terre nouvelle faite cet été. Nous labourons celle-



ci d'abord à une profondeur d'environ deux pouces, et le printemps ou l'automne suivant nous labourons une seconde fois, mais deux pouces plus avant.

Q. Est-ce de la terre défrichée ou de la prairie ?

R. De la terre de prairie.

Q. Quelle est la qualité du sol et de quoi se compose-t-il ?

R. Autour du Fort Garry jusqu'à la Pointe-aux-Trembles, le sol est un peu glaiseux avec de riches dépôts d'alluvion ; depuis la Pointe-aux-Trembles, terre argileuse recouverte d'un magnifique sol d'alluvion ; mais en plusieurs endroits terre sablonneuse. Il y a au sud-ouest d'ici des endroits trop sablonneux pour une bonne culture.

Q. Le considérez-vous comme un bon sol productif ?

R. Je n'ai jamais vu rien de mieux, à part celui qui est sablonneux. Il y a des colons au nord-ouest d'ici sur un parcours de trente bons milles, et malgré que ce soient de nouveaux colons, ils ont de belles et bonnes récoltes et pas de sauterelles.

Q. La prairie est-elle difficile à ameublir ?

R. Lorsque l'été est pluvieux ou humide, je préfère labourer la prairie que le vieux gazon qui est dur, vu que nous ne sommes pas obligés de creuser un sillon aussi profond.

Q. Quel est le mois que vous croyez être le meilleur pour cette opération ?

R. Juin et juillet : mais c'est aussi bon plus à bonne heure lorsqu'on en a le temps, car un peu plus tard l'opération n'est pas aussi efficace.

Q. De quelle sorte de charrue vous servez-vous pour cela ?

R. De la charrue américaine fabriquée par John Deen Moline; d'autres charrues américaines fonctionnent aussi bien, mais il ne faut pas qu'il entre dans la fabrication des charrues d'autres matériaux que l'acier. Le sol est très riche et très collant et même adhère à l'acier lorsque le temps est humide : à bien plus forte raison après qu'il est labouré et en culture.

Q. Quelle sorte de charrue regardez-vous comme la plus convenable pour le premier et le second labour ?

R La charrue américaine convient le mieux aux deux labours. Pour le moment j'ai une charrue canadienne qui fonctionne très-bien, mais je pense qu'une bonne charrue légère canadienne toute d'acier, ferait mieux l'affaire lorsque la terre est vieille ou labourée depuis longtemps. Nous ne pouvons pas creuser un sillon aussi profond avec la charrue américaine lorsque la terre vieillit et s'amaigrit.

Q. De combien de chevaux ou de bœufs vous servez-vous sur chaque charrue au premier labour ?

R. Sur une charrue de douze pouces, nous mettons une paire de chevaux ou deux bœufs. Sur une charrue de seize pouces, nous attelons trois chevaux ou deux paires de bœufs; je préfère la charrue de douze pouces à celles qui ont de plus grandes dimensions.

Q. Combien d'arpents un bon attelage peut-il labourer dans une journée ?

R. Environ un arpent de labourage représente une bonne journée de travail, c'est-à-dire un jour portant l'autre. On



peut en faire davantage ; la grande charrue et un attelage plus considérable peuvent faire un arpent et demi de labour dans une journée.

Q. Combien de labours faites-vous subir à la terre avant les semailles et dans quelle saison ?

R. Deux labours, voilà ce qui convient le mieux pour la première récolte, savoir : un labour superficiel d'un ou de deux pouces en été, puis un autre de deux pouces et plus vigoureux, le printemps suivant ; nous faisons ces deux labours sur le même sens, et non transversalement au premier labour. J'ai récolté des patates et des navets l'année dernière après le premier labour ; la récolte était belle, mais je ne voudrais pas y compter si le temps était sec.

Q. Quels sont les produits que vous cultivez en plus grandes quantités ?

R. Cette année, le blé du printemps, quatre-vingt-dix arpents ; l'orge, trente arpents ; l'avoine, un arpent ; les pois, huit arpents ; le seigle, un arpent ; le lin, un demi-arpent ; les patates, six arpents ; le reste, légumes de toutes sortes, trèfle et mil.

Q. Quelle sorte de blé cultivez-vous ?

R. J'ai essayé le blé d'automne, mais je ne crois pas qu'il puisse fournir une récolte profitable pour le moment.

Q. Combien de minots en semez-vous par arpent ?

R. Environ deux minots.

Q. Quelle est la moyenne du rendement d'un arpent, une année dans l'autre ?

R. Trente bons minots; j'en ai récolté au-dessus de quarante.

Q. Le blé-d'Inde vient-il bien et donne-t-il une *bonne* récolte ?

R. Il ne vient pas très bien à maturité. Il y en a une variété américaine qui mûrit, mais je ne l'aime pas.

Q. Quelle sorte d'orge cultivez-vous ?

R. De l'orge ordinaire à quatre rangs, mais je crois que n'importe quelle variété peut y bien venir.

Q. Combien de minots en semez-vous par arpent ?

R. Environ deux minots.

Q. Quel est en moyenne le rendement par arpent ?

R. Environ trente-cinq minots, mais j'en ai vu plus de cinquante par arpent.

Q. Quelle espèce de pois cultivez-vous ?

R. Les pois bleus de Russie et les petits pois blancs.

Q. Combien de minots en semez-vous par arpent ?

R. Un peu plus de deux.

Q. Quelle est le rendement en moyenne ?

R. Je pense que cette année il sera de vingt à vingt-cinq minots par arpent; jusqu'à cette année comme c'était de la terre nouvelle, ils ne sont pas aussi bien venus.

Q. Quelle sorte d'avoine cultivez-vous ?

R. De l'avoine noire.

Q. Combien de minots en semez-vous par arpent ?

R. Deux minots.

Q. Quelle est en moyenne le rendement d'un arpent ?

R. Je n'en ai que bien peu, mais je vois des champs d'ici à



la Pointe-aux-Trembles (Poplar Point), qui rapporteront, je pense, de quarante-cinq à cinquante minots par arpent.

Q. Le trèfle et le mil viennent-ils bien ?

R. J'en ai fait la culture avec succès; mais le trèfle paraît venir mieux.

Q. Le seigle et le lin poussent-ils bien ?

R. Le seigle fait une belle récolte : quant au lin, je n'ai jamais vu rien de mieux.

Q. Le sol et le climat conviennent-ils bien à la culture des légumes ?

R. Les légumes et végétaux de toutes sortes que j'ai cultivés chaque année ont produit une bonne récolte.

Q. Les végétaux sont-ils attaqués par les mouches et les insectes comme dans Ontario ?

R. J'ai entendu faire quelques plaintes à propos des vers, mais je n'ai pas eu occasion de m'en plaindre sur ma ferme, et j'ai semé dans le mois de mai des navets qui sont bien venus et n'ont pas souffert des insectes.

Q. Votre localité a-t-elle été troublée par la visite des sauterelles ?

R. Pas depuis que je suis ici. Je demeure à huit milles à l'ouest du Portage de la Prairie et il n'y a pas eu de colon avant moi à l'ouest du Portage.

Pointe-aux-Trembles se trouve à environ vingt-cinq milles d'ici à l'est, ou à dix-sept milles du Portage.

Q. Combien de fois les sauterelles ont-elles ravagé ou endommagé les récoltes ; à quelle saison commencent-elles leurs ravages ; cela dure-t-il généralement ?

R. En 1868, elles ont tout détruit depuis le Portage jusqu'au Fort Garry, puis elles ont disparu. Cette année, elles ont tout détruit sur la Rivière-Rouge en descendant, ou auautour du Fort Garry, en partie ce qu'il y avait sur la rivière Assiniboine, jusqu'à la Pointe-aux-Trembles, mais pas au delà. Il y a plusieurs récoltes magnifiques dans Headingley et la Prairie du Cheval Blanc, c'est-à-dire à mi-chemin entre la Pointe-aux-Trembles et le Fort Garry.

Q. Pensez-vous que ce fléau continue une fois le pays mieux colonisé et plus cultivé ?

R. Je ne puis rien dire de positif à cette égard, mais je pense que leurs ravages seront partiels. Quelques parties du pays pourront en souffrir, mais d'autres y échapperont. Les sauterelles ont tout rasé, me dit-on, à trois différentes époques depuis 1812, alors que le pays ne faisait que commencer à être colonisé ; toute la partie colonisée ne consistait qu'en un petit circuit autour du Fort Garry. Le Révd. M. Nesbitt a eu une bonne récolte à la mission Prince Albert, sur la Saskatchewan, en 1868.

Q. Y a-t-il quelques récoltes auxquelles elles ne s'attaquent pas ?

R. Elles ne s'attaquent pas tant aux pois qu'aux autres récoltes.

Q. Est-ce que les sauterelles sont le seul fléau dont vous ayez eu à souffrir depuis que vous êtes établi dans la province ?

R. Jusqu'à présent je n'ai pas eu à souffrir des sauterelles. Les corneilles ont d'abord fait beaucoup de dommages à l'a-



voine ; c'est la raison pour laquelle je n'en ai pas semé davantage cette année. Cependant je n'en ai pas vu le cinquième de ce qu'il en est venu l'année dernière. Je me propose, si elles me laissent du répit, de semer beaucoup plus d'avoine à l'avenir.

Q. Comment les saisons correspondent-elles aux nôtres dans Ontario?

R. L'automne et le printemps sont plus secs. Vers le milieu d'avril, ordinairement, le printemps commence, mais cette année, j'ai semé du blé le 3 avril, et en 1870 j'ai labouré le 5 du même mois.

Q. Le soleil, le vent ou la pluie font-ils fondre la neige ?

R. Le soleil fait disparaître presque toute la neige.

Q. Avez-vous beaucoup de pluie au printemps ?

R. Bien peu jusqu'aux mois de mai, juin et juillet.

Q. A quelle époque le gelée quitte-t-elle le sol ?

R. Vers le 20 avril; dans quelques endroits elle peut subsister plus longtemps.

Q. Avez-vous beaucoup de gelées lorsque la végétation est commencée ?

R. J'en ai remarqué un peu dans le mois de mai, mais depuis que je suis dans Manitoba, je n'ai pas eu de récoltes endommagées par la gelée.

Q. A quel temps, le plus à bonne heure, pouvez-vous labourer et semer ?

R. On peut semer aussitôt que la terre est noire ou que la neige a disparu. Le sol était à peine dégelé de trois pouces lorsque j'ai semé mon premier blé ; aujourd'hui il est en ger-

bes et j'en ai fait une bonne récolte.

Q. Est-ce que l'été diffère de celui d'Ontario ?

R. Il est généralement un peu plus sec et la végétation est plus rapide.

Q. Avez-vous des orages durant les mois de mai, juin et juillet, et avez-vous des nuits de fortes rosées ?

R. Oui.

Q. La végétation est-elle aussi rapide que dans Ontario ?

R. Je pense qu'elle l'est davantage.

Q. Avez-vous des gelées durant l'été ?

R. Aucune depuis que je suis ici qui ait causé du tort aux récoltes.

Q. Quand fauchez-vous le foin généralement ?

R. Du 15 juillet au 16 septembre.

Q. Est-ce que la récolte du blé, de l'orge et de l'avoine commence plus à bonne heure ou plus tard que dans Ontario ?

R. Plus tard ; généralement vers la première semaine d'août.

Q. L'automne vient-il à bonne heure et est-il plus humide ou plus sec ?

R. L'automne est hâtif et généralement sec.

Q. A quelles dates les gelées commencent-elles généralement ?

R. La première de la saison se produit vers le 8 ou le 10 septembre, mais il y a du beau temps après.

Q. Quand l'hiver commence-t-il ; combien de temps le sol met-il à geler et quand la neige tombe-t-elle ?

R. La terre est généralement gelée vers le 10 ou 12 novem-



bre; la neige arrive vers le 1er décembre; quelquefois elle se montre plus à bonne heure et d'autres fois plus tard.

Q. La neige est-elle abondante au commencement ou dans le cours de l'hiver ?

R. Les trois premiers hivers de mon séjour ici, la moyenne de la quantité de neige a été de 16 à 20 pouces et l'hiver dernier de 10 pouces. La gelée est généralement constante.

Q. Avez-vous souvent de violentes rafales de neige ?

R. Généralement pas plus que dans Ontario; l'hiver dernier, il n'y en a pas eu, mais c'est une exception.

Q. Avez vous du bois à portée et de quelle espèce ?

R. A deux ou trois milles la plus grande partie est du tremble, mais il y a du chêne, du frêne blanc et de la plaine.

Q. Comment clôturez-vous vos champs: avec des perches, du fil de fer ou du gazon ?

R. Avec des perches.

Q. Jusqu'à quel profondeur creusez-vous pour avoir de l'eau chez vous et sur les fermes voisines? L'eau est-elle bonne ?

R. Généralement, on a de l'eau depuis neuf jusqu'à dix-huit pieds de profondeur; mais dans cette localité on ne l'a pas aussi facilement. Nous espérons avoir cette automne un puits comme expérience. Dans certains cas, l'eau a un léger goût saumâtre. Nous prenons de l'eau de ruisseau.

Q. Avez-vous à portée une prairie à foin ?

R. A environ deux milles d'ici, j'en ai une qui m'appartient.

Q. A quelle herbe dans Ontario l'herbe des prairies que l'on coupe comme fourrage, ressemble-t-elle le plus?

R. A l'herbe de l'espèce dite *Beaver*; c'est la nôtre ici; je la crois meilleure et plus variée.

Q. Est-ce qu'elle fait du bon fourrage et les chevaux et bêtes à cornes s'en trouvent-ils bien ?

R. Elle fait un excellent fourrage pour les bêtes à cornes, mais je ne pense pas qu'elle soit aussi bonne pour les chevaux que le trèfle.

Q. Combien en moyenne rend-t-elle en tonneaux à l'arpent ?

R. De un à deux tonneaux et demi: cela varie suivant les saisons et les différentes sortes d'herbes.

Q. A quel hauteur l'herbe croit-elle généralement en pleine prairie ?

R. Sur les prairies dures et sèches elle ne dépasse pas dix pouces, mais sur les prairies à foin, j'en ai vu qui mesurait quatre pieds.

Q. Est-ce que c'est un paturage qui vaut notre trèfle et notre mil dans Ontario ?

R. Non, il est bien moins fourni et ne se mâche pas aussi facilement.

Q. Les sauterelles en aucun temps ravagent-elles cette herbe, ou peut-on en tout temps compter sur elle comme pâturage ?

R. Elles en mangent un peu, lorsqu'elle est très mauvaise, mais, à ma connaissance, ne la détruisent pas comme fourrage.

Q. Les colons mettent-ils souvent le feu à la prairie, et ces feux mettent-ils toujours vos récoltes en danger ?



R. Il y a une loi qui défend de mettre le feu à la prairie. Je n'en ai jamais souffert. Je creuse quelques rigoles autour de mes champs et de mes clôtures.

Q. Est-il nécessaire de brûler l'herbe de la prairie chaque automne afin d'en avoir une bonne récolte l'année suivante ?

R. Pas du tout.

Q. Avez-vous essayé de cultiver des arbres fruitiers ; s'il en est ainsi, comment sont-ils venus ?

R. J'ai quelques pommiers que j'ai semés, dont je n'ai pas pris grand soin et qui sont âgés de trois ans. Je ne crois pas la terre bien bonne pour les pommes et les poires, à moins d'en cultiver d'une variété très forte ; les pommes de Sibérie peuvent venir à l'état sauvage. Les prunes sont excellentes, de même que le raisin sauvage qui, quoique petit, croît magnifiquement sur les bords de nos rivières ; et aussi je n'ai jamais vu de si beau houblon que celui qui pousse ici à l'état sauvage. Nous nous en servons ici pour le levain du pain. Les gadelles, les fraises et les framboises croissent en abondance à l'état sauvage. Je pense que la croissance des arbres fruitiers est trop rapide et que le bois n'a pas le temps de mûrir ; le sol est un peu riche et en général ils ne sont pas à couvert.

Q. Quelle est votre opinion sur le pays pour la production du lait, du beurre et du fromage ?

R. Parfait ; c'est justement le pays qu'il faut.

Q. Avez-vous toujours un marché ouvert pour vos produits ?

R. Je peux vendre à la porte de ma ferme presque tout ce que je récolte.

Q. Dans quelle saison de l'année conseillez-vous aux colons, avec ou sans famille, qui veulent s'établir comme cultivateurs, de se rendre dans la province ?

R. Au printemps, si c'est possible, mais en aucune saison c'est indifférent. Je conseillerais aux émigrants qui ont des familles de louer la première année ou de se mettre à la part ; de prendre leur temps pour se choisir une terre, puis se mettre à l'œuvre et faire leurs semailles; généralement on peut avoir facilement des fermes à louer ou pour se mettre à la part. La raison pour laquelle je n'ai pas semé plus d'avoine, est que les corneilles me causaient des ennuis et semblaient s'acharner davantage à l'avoine; mais aujourd'hui il n'y en a pas un cinquième de ce qu'il y en avait habituellement ; on me dit qu'elles sont pires au commencement. Je me propose d'ensemencer vingt bons arpents l'année prochaine (j'en ensemencerais davantage si la terre étais faite) de carottes, de navets et de mangelwurzel. Ces produits de ferme viennent bien, mais le manque d'une cave à légumes est très désavantageux pour le moment.

Cet été surtout, on a pris beaucoup de terres dans les environs d'ici c'est-à-dire dans un circuit de 30 milles à l'ouest, troisième ligne de passage de la rivière de la Vase Blanche, *White Mud*, ou Palestine, et de 25 milles à l'est, ou Pointe-aux-Trembles ; mais on peut en avoir en quantité sur tout le chemin à l'ouest qui conduit aux Montagnes Rocheuses. Je pense qu'il y a peu de pays au monde qui soient supérieurs au nôtre pour l'agriculture et en dépit de notre hiver long et rigoureux, le bétail, si on en a soin, se porte à merveille. L'hi-



ver dernier, j'ai hiverné 91 têtes de bétail et n'en ai pas perdu une seule ; toutes étaient en bonne condition au printemps. La plupart n'avait pour tout abri que des appentis mal construits et ouverts à tout vent, et allaient de ça de là en pleine liberté. Nous n'avons pas de ces pluies froides ni de ce verglas le printemps et l'automne que l'on a ailleurs et qui font dommage aux animaux. Nous engerbons le grain à l'heure qu'il est, et je pense que la moyenne du rendement sera partout de 30 bons minots par arpent ; l'an dernier, j'ai récolté 32 minots par arpent. Je compte encore sur une bonne récolte cette année.

Je le répète, il faut amener dans le pays le moins de chevaux possible, mais autant de bêtes à cornes et d'instruments aratoires qu'on le peut. Il faut des moissonneuses de première classe pour la glaise (marne), ou des machines qui nécessitent l'emploi que de deux hommes et qui soient pourvues des améliorations les plus récentes. J'en ai deux combinées, de la fabrique de Sanger & Hamilton, qui fonctionnent bien, mais les faucheuses qui peuvent couper plus large et plus vite sont nécessaires. Il n'y a ni buttes, ni pierres qui puissent embarrasser le cultivateur et je n'ai pas eu une seule pièce de couchée sur champ cette année, quoique mes récoltes soit hautes et bien fournies. La paille ici est généralement raide et ne se couche pas.

Cette année, nous avons eu une excellente récolte de patates, et un de mes voisins, M. Hugh Grant, hier, a bêché une patate rose hâtive, pesant plus de deux livres ; elle n'avait pas encore atteint sa grosseur.

Je n'ai pas vu dans le Minnesota ou le Dakota de grains ou d'autres produits agricoles qui puissent égaler ce que nous avons dans Manitoba. Je me suis trouvé dans ces Etats à toutes les saisons, et il y a dans le Minesota des cultivateurs de mes amis qui sont très désireux, s'ils peuvent trouver à vendre, de venir ici. J'ai vu des gens nouvellement arrivés d'Europe, murmurer pendant quelque temps; après cela, il n'y avait pas moyen de les persuader à partir pour retourner chez eux. Quelques-uns d'eux qui sont retournés en Europe sont revenus bientôt. J'ai appris que quelques canadiens au cœur mou et sans courage avaient été effrayés par les récits qu'on leur faisait sur les sauterelles et autres inconvénients et qu'il s'en étaient retournés chez eux, sans même avoir examiné le pays; il est mieux, je pense, de se débarrasser d'une pareille classe de colons. Il y a eu forte augmentation cette année dans le nombre des émigrants, principalement du Canada, et je pense qu'ils seront de bons colons.

EXTRAIT DU RAPPORT DE M. JACOB J. SHANTZ, DANS SON RECIT D'UN VOYAGE A MANITOBA, DANS L'AUTOMNE DE 1872.

Ici à High Bluffs, sur l'Assinibonie, nous séjournâmes à l'établissement d'un Anglais, M. Allcock, venu d'Ontario il y a trois ans. Il nous montra l'un des plus beaux échantillons de blé de printemps que j'aie jamais vus, et nous dit qu'il aurait récolté *quarante minots à l'arpent.* Il nous fit voir aussi

de splendides échantillons d'avoine, de lin, de patates, de carottes, de choux et autres légumes.

Nous visitâmes ensuite MM. Grant et Mackenzie, dont les fermes sont à environ huit milles du *Portage de la Prairie*, tous deux de l'Ontario. M. Grant nous montra un échantillon de blé qui aurait donné 30 *minots à l'arpent*, et de belle avoine. Ses patates étaient de grosseur surprenante et de qualité supérieure ; je n'en ai pas vu de plus belles. Le blé de M. Mackenzie avait rendu 32 minots à l'arpent. Il nous fit voir aussi plus de 100 minots d'oignons, *mesurant en diamètre de deux à cinq pouces et demi*. Ses navets étaient d'un volume considérable ; *trois d'entre eux pesaient 60 livres. Il nous dit qu'il avait récolté* 1200 *minots de patates de trois arpents et trois quarts de terre*. Le terrain avait été préparé et les patates semées et renchaussées à la charme.

EXTRAIT DU RAPPORT DE JAMES W. TAYLOR, CONSUL AMÉRICAIN À WINNIPEG

CONSULAT DES ETATS-UNIS,

Winnipeg, 11 sept. 1872.

Monsieur,—En réponse à votre lettre, dans laquelle vous me demandez des échantillons des produits agricoles de Manitoba pour l'exposition de l'Etat du Minnesota, je vous envoie des spécimens de la récolte de 1871...

J'envoie le tiers d'un minot de blé du printemps ; il a été

récolté sur la ferme de John Matheson, à Kildonan (la paroisse Ecossaise) quatre milles au nord de Winnipeg, qui est surtout " anglais " . Une troisième variété de blé du printemps peut s'appeler le " Minnesota, " la graine ayant été envoyée par M. U. W. Kitson à l'hon. James McKay dans l'hiver de 1868; *un minot et quart* a produit, en 1869, *quarante quatre* minots dans un arpent de terre; le rendement par arpent cultivé a été, depuis, de trente minots.

J'attire particulièrement votre attention sur le spéciment de "Fultz Winter" récolté à Saint-Boniface par M. Jean Mayer, d'une graine qui m'avait été fournie par M. Fred. Watts, commissaire de l'agriculture aux Etats-Unis. Elle a été semée le 2 octobre 1871, et la récolte s'est faite le 10 août 1872. Quand la neige a disparu, au printemps, les tiges étaient à peine visibles, mais elles sont venues à perfection et *le rendement a atteint la moyenne extraordinaire de* 72 *minots par arpent.* Le "Fultz" a également donné des résultats remarquables chez l'hon. James M. Roy, de la paroisse Saint-Jacques, et chez M. John Matheson.

Le rapport ci-dessus est confirmé comme suit par le Rév. Archidiacre McLean.

Relativement à la lettre de Jos. W. Taylor, consul des E. U. à Winnipeg, au sujet du blé de Manitoba, j'ai l'honneur de vous dire que ce qui est affirmé, touchant le rendement moyen par arpent, s'accorde pleinement avec les résultats que j'ai constatés pendant un séjour de près de sept ans dans le Manitoba. Il n'y a pas de doute qu'on peut récolter au Manitoba quarante minots de blé à l'arpent, avec les soins ordinai-



res de culture. Mes observations n'ont rapport qu'au blé du printemps. Je n'ai remarqué aucune tentative faite pour cultiver le blé d'automne et je ne vois pas pourquoi il ne réussirait pas également.

Quant aux légumes ordinaires de la cuisine, je ne pense pas qu'il soit possible de surpasser les produits du Manitoba.

Laissez-moi vous rappeler que le Manitoba n'est après tout qu'une très-petite partie de la grande Zone Fertile de notre province.

La vallée du haut de l'Assiniboine et celle de ses affluents, la rivière Rapide ou la petite Saskatchewan, la rivière à l'Ecaille, la rivière du Cygne et autres ainsi que la vallée de la Saskatchewan, qui se prolongent vers l'ouest jusqu'aux montagnes Rocheuses, contiennent des millions et des millions d'arpents d'un sol aussi riche que le meilleur du Manitoba, avec un climat magnifique et tout ce qui est nécessaire à la santé et à la prospérité matérielle d'une vaste population.

EXTRAITS DES RAPPORTS DES FERMIERS ANGLAIS ET ÉCOSSAIS, CHOISIS PAR LES FERMIERS DANS LEURS DISTRICTS RESPECTIFS ET QUI SE RENDIRENT À MANITOBA EN 1879 POUR VISITER LE PAYS

M. BIGGAR, *The Grange, Dalbeattie*

« Pour la culture du blé, je préfère de beaucoup le Mani-

toba au Dakota. Les premières dépenses pour la terre sont moindres. Le sol a une plus grande profondeur et résiste plus longtemps à la culture. Les échantillons de blé sont meilleurs et les récoltes rapportent de 5 à 10 boisseaux de plus par acre, ce que je considère comme un profit net. '

M. GEORGE COWAN, *Annam*, parlant de la propriété de M. Mackenzie, à Burnside, s'exprime ainsi :

" Je fus émerveillé de la prodigieuse fertilité du sol, dont la couche inférieure est formée d'une terre noire épaisse d'environ 18 pouces, reposant sur un lit d'argile friable de 5 ou 6 pieds ; au-dessous de cette deuxième couche, on trouve une mince couche de sable reposant lui-même sur un fond d'argile dure. La terre, qui est suffisamment sèche, est traversée par un beau ruisseau. "

* * * * * * * * *

M. JAMES BIGGAR, *The Grange, Dalbeattie*, s'exprime ainsi :

" Divers renseignements obtenus relativement à la quantité de blé récolté en portaient le rendement de 25 à 40 boisseaux. McLean, un cultivateur du Portage, a récolté 1,230 boisseaux de blé *Fife* sur 40 acres en culture. Un autre fermier, natif de Ross-shire, qui était occupé à labourer sa terre, nous a dit qu'il avait cultivé pendant 17 années consécutives, sa dernière récolte lui ayant donné 35 boisseaux par acre. M. Ryan, M. P., nous disait que la recolte moyenne du blé pouvait certainement être portée de 25 à 30 boisseaux de 60 lbs.,

et l'avoine à 60 boisseaux. * * * Le lendemain, nous nous rendons à la propriété de MM. Riddle ; leur blé rapporte, en moyenne, 30 boisseaux par arpent. "

M. George Cowan *Glenluce*, *Wigtown*, s'exprime ainsi :

La propriété de M. Mackenzie est située à Burnside, à 9 milles environ de Portage-la-Prairie. * * *

" Quant au rapport de sa terre, il a eu la complaisance de m'en communiquer l'état moyen pour les récoltes de 1877 et 1878, en même temps que son estimation pour l'année courante. Voici ces chiffres :—récolte de blé, 1877, moyenne 41 boisseaux, 1878, 36 boisseaux ; il compte cette année sur près de 40 boisseaux par arpent. La pesanteur moyenne est de 60 à 62 lbs, mais elle a déjà atteint 64 lbs par boisseau. Il calcule que l'avoine donnera cette année de 75 à 80 boisseaux par acre : poids, 34 à 35 lbs.

M. Mackenzie fait aussi une excellente récolte de tubercules ; ses choux de Suède donnent en moyenne de 30 à 35 tonnes, et les pommes de terre, sans aucun soin, n'étant pas même redressées, parfois de 300 à 400 boisseaux de 60 lbs, et se vendent de 1 à 2 chelins le boisseau. Les oignons, là où on les cultive, produisent aussi abondamment, jusqu'à 300 boisseaux par acre, et ils se vendent de 3 à 4 chelins par boisseau, selon les saisons de l'année. Les mangels donnent aussi d'excellentes récoltes, mais je n'en ai pas vu sur le champ.

* * * * * * * * *

" Nous nous arrêtons un peu à la propriété de M. Mc-

beth et parcourons un champ qui, me dit-on, donne des récoltes depuis cinquante-quatre ans. * * * On ajoute qu'il rapporte de 28 à 30 boisseaux par arpent. "

M. W. R. Gordon, *Annam*

" En soignant convenablement la culture, on peut compter que le blé rapporte 30 boisseaux de 60 lbs par arpent, et l'avoine, 60 boisseaux de 32 lbs. "

M. Logan, *Earlston*

parlant du rapport des terres aux environs de High Bluff, s'exprime ainsi :

" A cet endroit, le sol rapporte du blé depuis quarante ans et le rendement est de 25 à 40 boisseaux par arpent. On ne sème pas beaucoup d'avoine ici ; mais elle rapporte en général 70 boisseaux par arpent. "

* * * * * * * * *

" Nous arrivons au Portage samedi après-midi * * * Il nous dit avoir eu de bonnes récoltes, dont le rendement moyen est de 70 boisseaux par arpent. "

M. Snow, *Fountain Hall, Midlothian.*

" Je ne crois pas me tromper beaucoup en disant qu'un lot de bonne terre rapporte 40 boisseaux la première année et une moyenne de 30 boisseaux pendant trente ans, sans engrais.

PLANTES A RACINE ET LEGUMES CULTIVES PAR DES COLONS PRATIQUES

W. H. J. Swain, de Morris, a récolté de 800 à 1000 minots de navets par arpent, et 60 minots de fèves aussi à l'arpent.

S. C. Higginson, de Oakland,—a récolté des choux de 17½ lbs chacun.

Allan Bell,, du Portage-La-Prairie,—a récolté des choux de 45 pouces de tour, et des navets de 25 lbs chacun.

Thos. B. Patterson,—a ramassé 40 minots de navets à l'arpent; quelques-uns pesaient jusqu'à 20 lbs.

Robt. E. Mitchell, de l'Anse de Cook—a récolté, après six semaines de croissance, une gourde qui mesurait 5 pds et 6 pouces de diamètre

Wm. Moss, à High Bluff,—a eu des carottes de 11 lbs pesant, et des navets de 36 pouces de circonférence.

James Airth, de Stonewall,—rapporte que la pesenteur moyenne des navets est de 12 lbs chacun ; quelques-uns ont pesé jusqu'à 32 lbs.

Isaac Casson, de Green Ridge,—a recueilli 270 minots d'oignons à l'arpent.

John Geddes, de Kildonan,—300 minots de carottes et 800 minots de navets à l'arpent.

John Kelly, de Morris,—800 à 1000 minots de navets à l'arpent.

Joshua Appleyard, de Stonewall,—dit que sa récolte a été de 1000 minots de navets à l'arpent; pesanteur moyenne. 12 lbs.

Ed. Scott, du Portage-La-Prairie,—400 minots de navets pour ½ arpent.

W. H. J. Swain, de Morris,—a récolté des citrouilles de 18 lbs.

Francis Ogletree, du Portage-La-Prairie,—a eu des oignons mesurant 4 pouces de diamètre.

A. V. Beekstead, d'Emerson,—donne comme suit les résultats de sa culture :

Mangel Wurzel	pesant	27 lbs.	chacun.
Betteraves	"	23	"
Choux	"	49	"

Oignons, pesanteur, 1½ lb.

W. B. Hull, de Headingley,—carottes, 3 pouces de diamètre; betteraves, 20 lbs chacune ; navets, pesanteur moyenne, 12 lbs.

Philippe McKay, du Portage-la-Prairie,—200 minots de navets dans ¼ d'arpent de terre; quelques-uns pesaient 25 lbs. Carottes, 4 pouces de diamètre, 14 de longueur ; choux, 26 pouces de diamètre, tête solide et mesurant 4 pieds avec les feuilles ; oignons, 16 pouces de circonférence ; choux-fleurs, 19 pouces de diamètre.

James Lawrie & frère, de Morris,—ont récolté des navets de 30 pouces de circonférence, des oignons de 14 pouces et des melons de 30 pouces. Ils ont eu une citrouille qui etait grosse comme un quart de fleur ordinaire.

James Owens, de la Pointe-du-Chêne,—navets, 30 pouces ; oignons, 14 pouces de tour : concombres, 18 pouces de long.

Neil Anderson, de Cook's Creek,—1000 minots de navets

à l'arpent ; carottes, 5 pouces de diamètre et 18 pouces de long ; oignons, mesurent fréquemment 5 pouces de tour.

Jas Bedford, d'Emerson,—1000 minots de navets à l'arpent.

Remarquons que pour obtenir ce résultat, aucun des cultivateurs n'emploie de mode spécial de culture, et sur au delà de 200 rapports que nous avons reçus des colons concernant la culture des légumes dans le Nord-Ouest canadien, pas un n'a été défavorable.

QUAND ET COMMENT ALLER AU MANITOBA

AVENTAGES OFFERTS

Les émigrants ayant l'intention de s'établir au Manitoba devraient partir d'Angleterre pour arriver à Manitoba durant la première quinzaine de mai ou d'août. Si l'émigrant arrive à Winnipeg dès le commencement de mai, il aura le temps de visiter pour se choisir une ferme, acheter cette ferme et se mettre à l'œuvre dans le but de récolter la même année sur un défrichement, c'est-à-dire un premier labour qu'il peut faire jusqu'au commencement de juin. Le blé vient sur un labour de défrichement ; mais l'avoine et le lin conviennent mieux.

Les émigrants arrivant dans la province en juillet, août et septembre ont alors le plus beau temps pour visiter les terres et acheter une ferme. Ils ont le temps de se bâtir une maison, de se préparer pour l'hiver et d'avancer les labours du

printemps en faisant un peu de labour l'automne. Cette manière de s'établir offre plus de confort, mais exige un peu plus de moyens, pour permettre de vivre en attendant la première récolte.

L'émigrant de la Grande-Bretagne peut acheter son billet de passage jusqu'à Winnipeg à tous les bureaux des compagnies de steamers.

Il ne faut pas emporter avec soi de meubles ou d'articles pesants, vu qu'on peut les acheter au Manitoba a bon marché et adoptés d'une manière spéciale aux besoins du pays; mais il est bon d'emporter des hardes et des articles de literie jusqu'à concurence de 150 livres pesant. L'émigrant doit toujours voir à ce que son bagage le suive et se guider sur l'avis des agents du gouvernement canadien. Ces agents sont M. Stafford, à Québec; M. Graham, à Duluth; M. Têtu, à Emerson et M. Hespeler, à Winnipeg. Ces messieurs aident à faire passer les bagages en entrepôt aux Etats-Unis puis à les en sortir en arrivant à le frontière de Manitoba.



Pour les prix de passage, par mer ou par terre, il vaut mieux s'adresser aux agents des lignes de vapeurs, ou à l'agent fédéral le plus proche, qui donneront toutes les informations et les directions voulues.

Les officiers de la Puissance du Canada dans la Grande-Bretagne sont :

LONDRES.........Sir CHARLES TUPPER, K. C. M. G., etc., Commissaire en Chef de la Puissance, 10, Victoria Chambers, Londres S. W.
M. J. COLMER, secrétaire privé. (adresse comme ci-dessus).

LIVERPOOL......M. JOHN DYKE, 15 Water st.

GLASGOW.........M. THOMAS GRAHAME, 40 Enoch sq

BELFAST.. ....M. CHARLES FOY, 29 Victoria Place

DUBLIN.... ....M. THOMAS CONNOLY, Northumberland House.

Voici les agents du Gouvernement canadien au Canada :

QUEBEC...........M. L. STAFFORD, Pointe-Lévis.

TORONTO..........M. J. A. DONALDSON, Strachan Avenue, Toronto, Ontario.

OTTAWA..........M. W. J. WILLS, gare du chemin de fer St. Laurent et Ottawa, Ottawa Ontario

KINGSTON.......M. R. MACPHERSON, rue William, Kingston, Ontario.

MONTRÉAL......M. J. J. DALEY, rue Bonaventure, Montréal, Province de Quebec.

HAMILTON......M. JOHN SMITH, Gare du chemin de fer du Great Western, Hamilton Ontario.

LONDON...........M. A. G. SMYTH, London, Ontario.

HALIFAX.........M. E. CLAY, Halifax, Nouvelle-Ecosse.

ST-JEAN...........M. S. GARDNER, St. Jean N. Brunswick.

WINNIPEG.......M. W. HESPELER, Winnipeg Manitoba.

EMERSON.........M. J. E. TÊTU, Gare du chemin de fer, Emerson, Manitoba.

DULUTH..........M. W. C. B. GRAHAME, Maison de Réception des Colons.

